

Adolfo Bioy Casares

L'INVENTION DE MOREL

ROMAN TRADUIT DE L'ARGENTIN
par
ARMAND PIERHAL

PREFACE DE JORGE LUIS BORGES

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT PARIS

Titre original : LA INVENCION DE MOREL

© Adolfo Bioy Casares, 1952

Traduction française :

Éditions Robert Laffont, S. A., Paris, 1952

ISBN 2-221-04306-5

PREFACE

Stevenson, vers 1882, observait que les lecteurs britanniques dédaignaient un peu les péripéties romanesques et pensaient qu'il était plus habile d'écrire un roman sans sujet, ou avec un sujet infime, atrophié. José Ortega y Gasset – *La déshumanisation de l'Art*, 1925 – essaye d'analyser le dédain observé par Stevenson et il établit, à la page 96, qu'il est « très difficile, aujourd'hui, d'inventer une aventure capable d'intéresser notre sensibilité supérieure », et à la page 97, que cette invention « est pratiquement impossible ». Dans d'autres pages, dans presque toutes les autres pages, il plaide pour le roman « psychologique » et il est d'avis que le plaisir que peuvent donner les aventures est inexistant ou puéril. Telle est, sans doute, l'opinion commune en 1882, en 1925 et même en 1940. Quelques écrivains (parmi lesquels il me plaît de compter Adolfo Bioy Casarès) croient raisonnable de n'être pas d'accord. Je résumerai, ici, les motifs de ce dissentiment.

Le premier (dont je ne veux ni souligner ni atténuer l'aspect paradoxal), c'est la rigueur propre au roman d'aventures. Le roman de caractère, ou « psychologique », tend à être informe. Les Russes et les disciples des Russes ont démontré jusqu'à la nausée que rien n'est impossible : suicides par excès de bonheur, assassinats par charité, personnes qui s'adorent au point de se séparer pour toujours, traîtres par amour ou par humilité... Cette liberté totale finit par rejoindre le désordre total. D'autre part, le roman « psychologique » veut être aussi roman « réaliste » ; il préfère que nous oublions son caractère d'artifice verbal, et il fait de toute vaine précision (ou de toute languissante imprécision) une nouvelle touche de vraisemblance. Il y a des pages, il y a des chapitres de Marcel Proust qui sont inacceptables en tant qu'inventions, et auxquels, sans le savoir, nous nous résignons comme au quotidien insipide et oiseux. Le roman d'aventures, en revanche, ne se propose pas comme une transcription de la réalité. Il est un ouvrage artificiel dont aucune partie ne souffre d'être sans justification. La crainte de tomber dans cette simple succession d'épisodes que l'on

trouve dans l'Ane d'Or, dans les sept voyages de Sindbad, ou dans Don Quichotte, lui impose une trame rigoureuse.

J'ai allégué un motif d'ordre intellectuel ; il y en a d'autres de caractère empirique. Tous nous murmurons tristement que notre siècle n'est pas capable d'inventer des intrigues intéressantes ; personne ne se risque à prouver que si ce siècle possède quelque suprématie sur les siècles antérieurs, c'est la suprématie des intrigues. Stevenson est plus passionné, plus divers, plus lucide, peut-être même plus digne de notre amitié absolue que Chesterton ; mais les intrigues qu'il bâtit sont inférieures. De Quincey, en des nuits de minutieuse terreur, a su creuser de profonds labyrinthes, mais il n'a pas concrétisé son sentiment d'unutterable and self-repeating infinities dans des fabulations comparables à celles de Kafka. Ortega y Gasset observe justement que la « psychologie » de Balzac ne nous satisfait point ; on en pourrait dire autant de ses intrigues. Shakespeare, Cervantes se complaisent dans l'idée antinomique d'une jeune fille qui, sans rien perdre de sa beauté, réussit à passer pour un homme ; cet effet n'agit pas sur nous. Je me crois libre de toute superstition de modernisme, d'aucune illusion qu'hier diffère profondément d'aujourd'hui, ou différera de demain ; mais je considère qu'aucune autre époque ne possède des romans de sujet aussi admirable que Le Tour d'Ecrou, Le Procès ou le Voyageur sur la Terre ; ou que ce roman qu'a réussi, à Buenos-Ayres, Adolfo Bioy Casarès.

Les fictions de caractère policier – autre genre typique de ce siècle qui ne peut pas inventer de sujets – rapportent des faits mystérieux qu'un fait raisonnable justifie et illustre ensuite ! Adolfo Bioy Casarès, dans les pages qui vont suivre, résout avec bonheur un problème peut-être plus difficile. Il déploie une Odyssée de prodiges qui ne paraissent admettre d'autre clef que l'hallucination ou le symbole, puis il les explique pleinement grâce à un seul postulat fantastique, mais qui n'est pas surnaturel. La crainte de tomber dans des révélations prématurées ou partielles m'interdit d'examiner le sujet, et les nombreuses et savantes finesses de l'exécution. Qu'il me suffise de dire que Bioy renouvelle littéralement un concept que Saint Augustin et Origène réfutèrent,

que Louis-Auguste Blanqui analysa et que Dante Gabriel Rossetti a formulé dans une musique mémorable :

I have been here before,
But when or how I cannot tell :
I know the grass beyond the door,
The sweet keen smell,
The sighing sond, the light around the

[shore,...

En espagnol, les œuvres d'imagination raisonnée sont peu fréquentes et même très rares. Nos classiques pratiquèrent l'allégorie, les exagérations de la satire ou bien, parfois, la pure incohérence verbale ; parmi les œuvres récentes, et je n'en vois pas, sinon tel conte des Forces Etrangères ou tel autre de Santiago Dabove : tombé dans un injuste oubli. L'invention de Morel (dont le titre fait filialement allusion à un autre inventeur insulaire, à Moreau) acclimate sur nos terres et dans notre langue un genre nouveau.

J'ai discuté avec son auteur les détails de la trame, je l'ai relue ; il ne me semble pas que ce soit une inexactitude ou une hyperbole de la qualifier de parfaite.

*Jorge Luis Borges
Buenos-Ayres, le 2 novembre 1940.*

Aujourd'hui, dans cette île, s'est produit un miracle. L'été a été précoce. J'ai disposé mon lit près de la piscine et je me suis baigné jusque très tard. Impossible de dormir. Deux à trois minutes à l'air suffisaient à convertir en sueur l'eau qui devait me protéger de l'effroyable touffeur. A l'aube, un phonographe m'a réveillé. Je n'ai pas eu le temps de retourner chercher mes affaires au musée. J'ai fui par les ravins. Je suis dans les basses terres du sud, parmi les plantes aquatiques, exaspéré par les moustiques, avec la mer ou des ruisseaux boueux jusqu'à la ceinture, me rendant compte que j'ai précipité absurdement ma fuite. Je crois que ces gens ne sont pas venus me chercher ; il se peut, même, qu'ils ne m'aient pas vu. Mais je subis mon destin : démuné de tout, je me trouve confiné dans l'endroit le plus étroit, le moins habitable de l'île, dans des marécages que la mer recouvre une fois par semaine.

J'écris ces lignes pour laisser un témoignage de l'hostile miracle. Si d'ici quelques jours je ne meurs pas noyé, ou luttant pour ma liberté, j'espère écrire la *Défense devant les Survivants* et un *Eloge de Malthus*. J'attaquerai, dans ces pages, les ennemis des forêts et des déserts ; je démontrerai que le monde, avec le perfectionnement de l'appareil policier, des fiches, du journalisme, de la radiotéléphonie, des douanes, rend irréparable toute erreur de la justice, qu'il est un enfer sans issue pour les persécutés. Jusqu'à présent je n'ai rien pu écrire, sinon cette feuille, qu'hier encore je ne prévoyais pas. Que d'occupations dans une île déserte ! Que la dureté du bois est implacable ! Combien plus vaste l'espace que le vol de l'oiseau !

Un Italien, qui vendait des tapis à Calcutta, m'a donné l'idée de venir ici ; il m'a dit (dans sa langue) :

— Pour un persécuté, pour vous, il n'y a qu'un endroit au monde, mais on n'y vit pas. C'est une île. Des Blancs y ont construit, vers 1924, un musée, une chapelle, une piscine. Les bâtiments sont terminés, abandonnés.

Je l'interrompis, sollicitant son aide pour le voyage ; le marchand reprit :

— Ni les pirates chinois ni le navire peint en blanc de l'Institut Rockefeller ne la touchent. Elle est le foyer d'une maladie, encore mystérieuse, qui tue de la surface vers le dedans. Les ongles, les cheveux tombent, la peau et la cornée meurent, puis le corps, au bout de huit à quinze jours. Les membres de l'équipage d'un vapeur qui avait mouillé devant l'île étaient écorchés, chauves, sans ongles – tous morts – quand le croiseur japonais *Namura* les trouva. Le vapeur fut coulé à coups de canon.

Pourtant, si horrible était ma vie que je résolus de partir... L'Italien voulut me dissuader ; j'obtins qu'il m'aide.

La nuit dernière, pour la centième fois, je me suis endormi dans cette île déserte... Considérant les bâtiments, je songeais à ce qu'il en avait coûté d'amener cette pierre de taille, et combien il eût été plus facile de construire un four à briques. Je ne trouvai le sommeil que fort tard et la musique et les cris m'ont réveillé à l'aube. La vie de fugitif m'a rendu le sommeil léger : je suis sûr de n'avoir entendu arriver aucun bateau, aucun avion, aucun dirigeable. Et pourtant, en un instant, dans cette lourde nuit d'été, les flancs broussailleux de la colline se sont couverts de gens qui dansent, se promènent et se baignent dans la piscine, comme des estivants installés depuis longtemps à Los Teques ou à Marienbad.

Des marécages aux eaux mêlées, j'aperçois la partie haute de la colline, les estivants qui habitent le musée. Leur apparition inexplicable me laisserait supposer qu'ils sont l'effet de la chaleur de la nuit dernière sur mon cerveau ; mais il ne s'agit pas ici d'hallucinations ni d'images : j'ai affaire à des êtres réels, pour le moins aussi réels que moi.

Ils sont habillés de vêtements semblables à ceux qui se portaient il y a quelques années : grâces qui révèlent (me semble-t-il) une frivolité consommée ; cependant, je dois reconnaître qu'aujourd'hui il est fort commun de s'émerveiller de la magie du passé le plus proche.

Pourquoi, alors que je risque la mort, ne puis-je me retenir de les regarder sans cesse ? Ils dansent dans les broussailles, riches en vipères, de la colline. Ce sont des ennemis inconscients qui, pour

écouter *Valencia* ou *Tea for Two* – un phonographe très puissant les a imposés au bruit du vent et des vagues – me privent de tout ce qui m'a coûté tant de travail et m'est indispensable pour ne pas mourir, m'acculent à la mer dans des marécages délétères.

Ce jeu de les regarder est dangereux ; comme tout groupement d'hommes civilisés, ils doivent masquer une filière d'empreintes digitales et de consuls qui me conduira, s'ils me découvrent, après quelques cérémonies ou formalités judiciaires, au cachot.

J'exagère : je contemple avec une certaine fascination ces abominables intrus – il y a longtemps que je n'ai vu âme qui vive – mais il me serait impossible de les surveiller sans cesse.

D'abord : j'ai beaucoup de travail : l'endroit est capable de tuer l'insulaire le plus habile ; je viens d'arriver ; je suis sans outils.

Ensuite : il y a le danger qu'ils me surprennent en train de les observer, ou au premier tour qu'ils feront par ici ; pour éviter cela, je dois me ménager des cachettes dans les buissons.

Enfin, il y a une difficulté matérielle à les distinguer ; ils se trouvent en haut de la colline et, pour qui les épie d'ici, ils ont l'air de géants fugaces ; je les vois mieux quand ils s'approchent des ravins.

Ma situation est déplorable. Je suis obligé de vivre sur ces basses terres, alors que les marées sont plus fortes que jamais. Il y a quelques jours est venue la plus haute que j'aie vue depuis que je suis dans l'île.

A la brume, je m'en vais chercher des branchages que je recouvre de feuilles. Il n'est pas rare que je me réveille dans l'eau. La marée m'atteint vers les sept heures du matin ; parfois elle est en avance. Mais une fois par semaine il y a des montées qui pourraient m'être fatales. Des encoches dans le tronc des arbres me servent à compter les jours ; une erreur m'emplirait d'eau les poumons.

Je sens avec déplaisir que ces pages se transforment en testament. S'il doit en être ainsi, il me faut faire en sorte que mes affirmations puissent être contrôlées ; de cette façon, personne, pour m'avoir jugé ici suspect de fausseté, n'aura lieu de croire que je mens quand je dis que l'on m'a condamné injustement. Je placerai ce rapport sous la devise de Léonard – *Ostinato rigore* – et m'efforcerai de la suivre.

Je crois que le nom de cette île est Villings, et qu'elle appartient à l'archipel des Ellice^[1]. On pourra obtenir plus de précisions du commerçant en tapis, Dalmatio Ombrellieri (21, rue d'Haiderabad, faubourg de Ramkrishnapur, Calcutta). Cet Italien me nourrit les quelques jours que je passai, enroulé dans des tapis persans, puis il me chargea dans la cale d'un bateau. Je ne le compromets pas en le citant dans ce journal ; je ne me montre pas ingrat envers lui... *La Défense devant les Survivants* ne laissera pas de doute : la mémoire des hommes – où se trouve peut-être le ciel – retiendra qu'Ombrellieri aura été charitable envers son prochain injustement persécuté et, aussi longtemps que persistera son souvenir, on le jugera avec bienveillance.

Je débarquai à Rabaul ; muni de la carte du commerçant, je rendis visite à un membre de la société la plus connue de Sicile ; à l'éclat métallique de la lune, à la fumée des fabriques de conserves de crustacés, je reçus les dernières instructions ainsi qu'un canot dérobé ; je ramai avec désespoir ; j'arrivai ici (muni d'une boussole dont je ne savais pas me servir ; sans direction ; sans chapeau ; malade ; visité d'hallucinations) ; le canot s'échoua sur les sables de l'Est (sans doute les récifs de corail qui entourent l'île étaient-ils submergés) ; je demeurai dans le canot plus d'une journée, perdu dans des épisodes d'une horreur telle que j'en oubliai que j'avais atteint le but.

La végétation de l'île est abondante. Des plantes, des pâturages, des fleurs – de printemps, d'été, d'automne, d'hiver – se succèdent à la hâte... avec plus de hâte à naître qu'à mourir, les unes envahissant le temps et la terre des autres, s'accumulant irrésistiblement. En revanche, les arbres sont malades ; ils ont les cimes sèches, les troncs exagérément épais. J'y vois deux explications ; ou bien les herbes sont en train d'épuiser le sol, ou bien les racines des arbres ont atteint la pierre (le fait que les arbres nouveaux sont bien venus paraît confirmer la seconde hypothèse). Les arbres de la colline ont tellement durci qu'il est impossible de les travailler ; on ne peut davantage tirer quoi que ce soit de ceux d'en bas ; la pression des

doigts les défait et il reste dans la main une sciure poisseuse, une bouillie d'éclats.

Dans la partie haute de l'île, creusée de quatre ravins herbeux (les ravins de l'ouest sont plus rocheux), se trouvent le musée, la chapelle, la piscine. Les trois constructions sont modernes, anguleuses, unies, d'une pierre brute. La pierre, comme si souvent, a l'air d'une mauvaise imitation et ne s'harmonise pas bien avec le style.

La chapelle est une sorte de caisse oblongue, aplatie (ce qui la fait paraître très large). La piscine est bien construite mais, comme elle ne dépasse pas le niveau du sol, elle s'emplit inévitablement de vipères, de crapauds, gros et petits, et d'insectes aquatiques. Le musée est un vaste édifice à trois étages, sans toiture apparente, avec une galerie en façade et une autre, plus petite, par-derrière, flanqué d'une tour cylindrique.

Je le trouvai ouvert ; par la suite, je m'y installai. Je l'appelle « musée », parce que c'est le terme dont se servit le marchand italien. Quelles raisons avait-il ? Sait-on s'il les connaissait lui-même ? Cela pourrait faire un magnifique hôtel, pour une cinquantaine de personnes, ou un sanatorium.

Il y a là un hall, aux bibliothèques inépuisables et incomplètes : on n'y trouve que des romans, de la poésie, du théâtre (si je fais exception d'un petit livre – Belidor : *Travaux – Le Moulin Perse* – Paris, 1737 – qui était sur une console de marbre vert et qui gonfle à présent une poche de ces pantalons en loques que je porte sur moi. Je l'ai pris, intrigué par le nom de Belidor, et aussi parce que je me suis demandé si le chapitre *Moulin Perse* ne contenait pas une explication de ce moulin qui se voit dans les basses terres). J'ai parcouru les rayons, en quête d'une documentation pour certaines recherches que mon procès avait interrompues et que je souhaitais poursuivre dans la solitude de l'île (je crois que nous perdons l'immortalité parce que la résistance à la mort n'a pas évolué ; nous insistons sur l'idée première, rudimentaire, qui est de retenir vivant le corps tout entier. Il suffirait de chercher à conserver seulement ce qui intéresse la conscience).

Dans le hall, les murs sont de marbre rose, avec quelques listels verts qui imitent des pilastres. Les fenêtres, avec leurs vitres bleues, atteindraient à l'étage supérieur de ma maison natale. Quatre coupes d'albâtre, où pourraient se cacher quatre demi-douzaines d'hommes, diffusent de la lumière électrique. Les livres égayent un peu cette décoration. Une porte donne sur la galerie ; une autre sur le salon circulaire ; une autre, minuscule, cachée derrière un paravent, sur l'escalier en colimaçon.

L'escalier principal, en stuc, couvert d'un tapis, part de la galerie. Il y a des chaises de paille, et les murs sont couverts de livres.

La salle à manger a environ seize mètres sur douze. Contre chaque mur, au sommet de triples colonnes d'acajou, on voit des plates-formes qui sont comme des loges pour quatre divinités assises – une dans chaque loge – semi-indiennes, semi-égyptiennes, de couleur ocre, en terre cuite. Trois fois plus grandes que nature, elles sont entourées des feuilles obscures et jaillissantes de plantes en plâtre. Au-dessous de ces plates-formes, il y a de grands panneaux, avec des dessins de Foujita qui détonnent par leur modestie.

Le sol du salon rond est un aquarium. Dans l'eau, d'invisibles caisses de verre contiennent des ampoules électriques (seul éclairage de cette pièce sans fenêtre). Je me rappelle cet endroit avec dégoût. A mon arrivée, j'y trouvais des centaines de poissons morts ; les retirer fut une opération horripilante ; j'ai laissé couler de l'eau durant des jours et des jours, mais je suis toujours saisi, en y entrant, par l'odeur de poisson pourri (qui évoque les plages de la patrie, grouillantes d'une multitude de poissons, morts et vivants, sautant hors de l'eau et infectant d'immenses zones d'air, tandis que les riverains accablés les enterrent). Dans cette pièce, avec le sol illuminé et les colonnes de laque noire qui l'entourent, on s'imagine cheminant sur un étang, au milieu d'un bois. Elle communique avec le hall et avec un petit salon vert, meublé d'un piano, d'un phonographe et d'un paravent de miroirs, à vingt feuilles ou plus.

Les pièces d'habitation sont modernes, somptueuses, désagréables. Il y a quinze appartements. Dans le mien je me suis livré à un travail dévastateur, qui n'a donné qu'un maigre résultat. Je me suis débarrassé des tableaux – des Picasso – des cristaux

fumés, des reliures aux précieuses signatures, il m'a fallu vivre dans une ruine incommode.

J'ai fait mes découvertes dans les souterrains en deux occasions analogues. La première fois – les provisions de la réserve avaient commencé à diminuer – je cherchais des vivres et je découvris l'usine. En parcourant le souterrain, je remarquai que nulle part n'apparaissait ce soupirail que j'avais vu du dehors, avec ses vitres épaisses et son treillage à demi caché sous les branches d'un conifère. Comme si quelqu'un m'avait soutenu, dans une discussion, que ce soupirail était irréel, vu dans un rêve, je suis ressorti pour vérifier s'il y était encore.

Je le vis de nouveau. Je redescendis dans le souterrain et j'eus le plus grand mal à m'orienter et à déterminer, de l'intérieur à l'emplacement qui correspondait au soupirail. Il était de l'autre côté du mur. Je cherchai des fissures, des portes secrètes. La paroi présentait une surface tout unie et très dure. Je pensai que, dans une île, un endroit emmuré pouvait bien receler un trésor ; cependant, je décidai de faire une brèche et d'entrer, parce qu'il me parut plus vraisemblable qu'il y aurait là – sinon des mitrailleuses et des munitions – un dépôt de vivres.

M'aidant d'une barre de fer qui servait à barricader la porte, dans un état croissant de lassitude, je perçai une ouverture. Une clarté céleste apparut. Je travaillai d'arrache-pied et dans le même après-midi j'étais à l'intérieur. Mon premier sentiment ne fut pas le regret de ne point y trouver de vivres, ni le soulagement de reconnaître une pompe à eau et une génératrice de lumière, mais bien plutôt un ravissement et une admiration sans bornes : les murs, le plafond, le sol étaient en porcelaine azurée et tout, jusqu'à l'air même (dans cette pièce sans autre ouverture au jour que le soupirail haut placé et caché entre les branches d'un arbre), avait cette diaphanéité céleste et profonde que l'on trouve dans l'écume des cataractes.

Bien que je n'entende pas grand-chose aux moteurs, je ne fus pas long à les mettre en marche. Quand l'eau de pluie vient à me manquer, je fais marcher la pompe. Tout cela m'a surpris : tant en ce qui me concerne qu'en ce qui concerne la simplicité et le bon état des machines. Je n'ignore pas qu'en cas de panne, je devrai compter

seulement sur ma résignation. Je suis si inexpert que je n'ai pu encore découvrir la destination d'un certain nombre de moteurs verts qui se trouvent dans la même pièce, ni de ce cylindre à ailettes qui est dans les basses terres du sud (relié au souterrain par un tube de fer ; s'il n'était si éloigné de la côte, je lui attribuerais une certaine relation avec les marées ; je pourrais imaginer qu'il sert à recharger les accumulateurs que doit avoir l'usine). A cause de mon incompetence, je me montre très économe ; je ne mets les moteurs en marche que quand c'est indispensable.

Cependant, en une occasion, les lumières du musée ont brûlé toute la nuit. C'est lorsque, pour la seconde fois, j'ai fait des découvertes dans les souterrains.

J'étais souffrant. J'espérais trouver quelque part dans le musée une armoire à médicaments ; en haut, il n'y avait rien ; je descendis dans les souterrains et... cette nuit-là je laissai de côté la maladie, j'oubliai que les horreurs que j'étais en train de vivre ne se rencontrent que dans les rêves. Je découvris une porte secrète, un escalier ; un second souterrain. Je pénétrai dans une chambre polyédrique – pareille à ces abris antiaériens que j'ai vus au cinéma – aux murs recouverts de plaques de deux sortes – les unes d'un matériau semblable au liège, les autres de marbre – symétriquement disposées. Je fis un pas : par des arcades de pierre, dans huit directions, je vis se répéter, comme dans des miroirs, huit fois la même chambre. Puis j'entendis des pas nombreux, terriblement nets, tout autour de moi, au-dessus, au-dessous, qui parcouraient le musée. J'avançai un peu plus : les bruits s'éteignirent, comme dans un paysage de neige, comme dans les hauteurs glacées du Venezuela.

Je montai l'escalier : c'était le silence, le bruit solitaire de la mer, une immobilité traversée de fuites de mille-pattes. J'eus peur d'une invasion de fantômes, une invasion de policiers étant moins vraisemblable. Je passai des heures, ou peut-être des minutes, derrière les rideaux, affolé à l'idée de la cachette que j'avais choisie (on pouvait me voir du dehors ; pour échapper à quelqu'un qui me menacerait de l'intérieur, il me faudrait ouvrir la fenêtre). Puis, je me risquai à visiter soigneusement la maison, mais mon inquiétude

persistait : n'avais-je pas entendu, tout autour de moi, ces pas clairs qui se déplaçaient à différentes hauteurs ?

A l'aube, je descendis de nouveau dans le souterrain. Les mêmes pas m'entourèrent, proches et lointains. Mais cette fois j'en compris l'origine. Mal à mon aise, je continuai à parcourir le second souterrain, escorté, d'une manière intermittente, par la volée empressée des échos, multiplement seul. J'ai vu neuf chambres pareilles ; cinq autres sont dans un souterrain inférieur. On dirait des abris antiaériens. Quels sont ces gens qui, vers 1924, ont construit cet édifice ? Pourquoi l'ont-ils abandonné ? Il est étonnant que les constructeurs d'une maison si bien bâtie aient respecté le préjugé moderne contre les moulures, au point d'avoir fait cet abri qui met à l'épreuve l'équilibre mental : les échos d'un soupir font entendre des soupirs, proches et lointains, durant deux ou trois minutes. Où il n'y a pas d'écho, le silence est aussi horrible que ce poids qui, dans les rêves, vous empêche de fuir.

Le lecteur attentif a pu retenir de mon rapport une énumération d'objets, de situations, de faits à tout le moins surprenants ; le dernier est l'apparition des actuels habitants de la colline. Peut-on établir une relation entre ces personnes et celles qui vécurent ici en 1924 ? Faut-il voir dans les touristes d'aujourd'hui les constructeurs du musée, de la chapelle, de la piscine ? Je ne me résous pas à croire que l'une de ces personnes ait interrompu une fois d'écouter *Tea for Two* ou *Valencia* pour établir le projet de cette demeure infestée d'échos, sans doute, mais à l'épreuve des bombes.

Dans les rochers, tous les soirs, une femme contemple le coucher du soleil. Elle a un foulard versicolore noué autour de la tête ; les mains jointes enserrant un genou ; des soleils antérieurs à sa naissance ont dû dorer sa peau ; par les yeux, le cheveu noir, le buste, elle ressemble à l'une de ces bohémiennes ou de ces Espagnoles des plus détestables peintures.

J'augmente avec ponctualité les pages de ce journal, au détriment de celles qui me feraient pardonner les années où mon ombre a demeuré sur la terre (*Défense devant les Survivants* et *Eloge de Malthus*). Cependant, ce que j'écris aujourd'hui vaut comme une précaution. Je ne changerai rien de ces lignes. Malgré la faiblesse de mes convictions, il faut que je m'arrange avec mes connaissances

actuelles : ma sécurité exige que je renonce indéfiniment à aucune aide d'autrui.

Je n'espère rien. Cela n'a rien d'horrible. Après m'y être résolu, j'ai recouvré la tranquillité.

Mais cette femme m'a donné un espoir. Je dois craindre les espoirs.

Chaque soir elle contemple la tombée du jour ; moi, caché, je reste à la regarder. Hier, et de nouveau aujourd'hui, j'ai découvert que mes jours et mes nuits s'écoulaient dans l'attente de cette heure. La femme, avec sa sensualité de gitane, son foulard bigarré un peu trop grand, me paraît ridicule. Cependant je sens, peut-être un peu par jeu, que si je pouvais être un instant regardé par elle, si elle m'adressait un instant la parole, afflueraient tout à la fois les secours que trouve l'homme en ses amis, sa fiancée, et en ceux qui sont de son sang.

Mon espoir est peut-être dû à ces pêcheurs et à ce joueur de tennis barbu. Je me suis aujourd'hui irrité de la rencontrer avec cette espèce de faux tennisman ; je ne suis pas jaloux, mais hier non plus je ne l'ai pas vue : je me dirigeais vers les rochers lorsque ces pêcheurs m'ont empêché de continuer ; ils ne m'ont rien dit : j'ai fui avant d'être vu. J'ai essayé de les éviter en passant par le haut ; impossible ; il y avait là des amis qui les regardaient pêcher. Lorsque je fus de retour, le soleil s'était déjà couché, les rochers demeurèrent les seuls témoins de la nuit.

Peut-être préparé-je une sottise irrémédiable ; peut-être cette femme attiédie par les soleils vespéraux me livrera-t-elle à la police ?

Je la calomnie ; mais je n'oublie pas la menace de la loi. Ceux qui prononcent la condamnation, qui fixent le temps de votre peine, imposent des interdictions qui vous accrochent plus furieusement encore à votre liberté.

Et voilà qu'à présent, envahi de saleté, de cheveux et d'une barbe que je ne puis extirper, quelque peu vieilli, je caresse l'espoir de la proximité bienfaisante de cette femme indubitablement belle. J'ai confiance que, pour moi, la difficulté la plus grande sera instantanée : triompher de la première impression. Cette image trompeuse de moi-même ne l'emportera pas sur moi.

En quinze jours, j'ai vu trois grandes inondations. Hier, j'ai eu la chance de ne pas mourir noyé. L'eau a failli me surprendre. Me fiant aux marques de l'arbre, j'avais calculé la marée pour aujourd'hui. Si j'avais encore dormi à l'aube, j'étais mort. L'eau montait très rapidement, avec cette décision quelle montre une fois par semaine. Si grande est ma négligence, que je ne sais plus, maintenant, à quoi attribuer ces surprises : à des erreurs de calcul ou à une altération passagère dans la régularité des grandes marées ? Si les marées ont changé leurs habitudes, la vie sur ces basses terres deviendra plus précaire encore. Je m'en accomoderai, cependant. J'ai survécu à tant d'adversités !

J'ai vécu bien longtemps malade, perclus de douleurs, fiévreux ; très occupé à ne pas mourir de faim ; sans pouvoir écrire (avec cette chère indignation que je dois aux hommes).

A mon arrivée, j'ai trouvé quelques provisions dans le garde-manger du musée. Dans un four classique, et surchauffé, avec de la farine, du sel et de l'eau, j'ai préparé un pain immangeable. Bientôt je mangeai la farine en poudre à même le sac (à grand renfort de gorgées d'eau). J'ai tout épuisé, jusqu'à quelques conserves de langues d'agneau avariées, jusqu'aux allumettes (à la consommation de trois par jour). Combien plus évolués que nous furent les inventeurs du feu ! J'ai travaillé péniblement, des jours et des jours, à la fabrication d'un piège ; quand il a fonctionné, j'ai pu manger des oiseaux sanglants et douceâtres. J'ai suivi la tradition des solitaires : j'ai mangé aussi des racines. La douleur, une lividité humide et terrifiante, des états cataleptiques qui ne m'ont laissé aucun souvenir, d'inoubliables cauchemars d'épouvante m'ont permis de reconnaître

les plantes les plus vénéneuses^[2]. Je suis dans la gêne : je n'ai pas d'outils ; la région est malsaine, hostile. Pourtant, il y a quelques mois, ma vie actuelle m'aurait paru un inimaginable paradis.

Les marées quotidiennes ne sont ni dangereuses ni ponctuelles. Parfois elles soulèvent les branchages recouverts de feuilles sous lesquels je m'étends pour dormir, et l'aube me surprend dans une mer imprégnée de l'eau bourbeuse des marécages.

Il me reste l'après-midi pour la chasse ; le matin, je suis dans l'eau jusqu'à la ceinture ; les mouvements vous pèsent comme si la

partie immergée du corps était beaucoup plus grande ; en revanche, il y a moins de gros lézards et de vipères ; les moustiques vous harcèlent toute la journée, toute l'année.

Les outils sont dans le musée. Je voudrais avoir assez de courage pour entreprendre une expédition et les récupérer. Peut-être n'est-ce pas indispensable : ces gens s'en iront ; peut-être ai-je eu des hallucinations.

Le canot est resté hors d'atteinte, sur la plage de l'est. Ce que j'ai perdu là est peu de chose : savoir que je ne suis pas prisonnier, que je puis quitter cette île ; mais la chose est-elle vraiment possible ? Je sais quel enfer enserme ce canot. Je suis venu de Rabaul jusqu'ici. Je n'avais pas d'eau à boire, pas de chapeau. A la rame, la mer est interminable. L'insolation, la fatigue étaient plus fortes que mon corps. Elles m'infligèrent une maladie dévorante et des rêves qui n'en finissaient plus.

Ma chance, à présent, est de savoir reconnaître les racines comestibles. J'ai réussi à ordonner si bien ma vie, que je fais tous les travaux et qu'il me reste, encore, un peu de temps pour me reposer. Dans cet ample rythme de vie je me sens libre, heureux.

Hier, je me suis mis en retard ; aujourd'hui, je n'ai pas cessé de travailler ; et pourtant il est resté du travail pour demain ; lorsqu'il y a tant à faire, la femme des couchers de soleil ne m'empêche pas de dormir.

Hier matin la mer a envahi les basses terres. Je n'avais jamais vu une marée de cette ampleur. Elle montait encore lorsqu'il s'est mis à pleuvoir (ici les pluies sont rares, extrêmement violentes, accompagnées d'ouragans). Il me fallut chercher un abri. Luttant contre la pente glissante, la violence de la pluie, le vent et les branches, je gravis la colline. J'eus l'idée de me cacher dans la chapelle (le lieu le plus solitaire de l'île).

Je me trouvais dans les pièces réservées aux prêtres pour y déjeuner et changer de vêtements (je n'ai remarqué ni curé ni pasteur parmi les occupants du musée), lorsque, tout à coup, il y eut là deux personnes soudain présentes, comme si elles n'étaient pas arrivées, comme si elles étaient apparues spontanément dans le champ de ma vision ou dans mon imagination... Je me cachai – indécis, maladroit – sous l'autel, entre des vêtements de soie chatoyants, bordés de

dentelles. Ces gens ne m'ont pas vu. J'en suis encore tout étonné. Je suis resté un moment immobile, accroupi, dans une position inconmode, aux aguets entre les rideaux de soie qui se trouvent au bas de l'autel principal, désireux d'éviter une autre apparition inattendue, attentif aux bruits de la tourmente, observant les sombres montagnes des fourmilières, les mouvants chemins des pâles et grosses fourmis, les dalles branlantes... Je tendais l'oreille aux gouttes tombant du mur et du plafond, à l'eau frémissant dans les gouttières, à la pluie sur le sentier tout proche, aux coups de tonnerre, aux bruits confus de la bourrasque, des arbres, de la mer déferlant sur la plage, aux craquements des poutres toutes proches, cherchant à isoler les pas ou la voix de quiconque se serait avancé vers mon refuge...

Parmi les bruits, je commençai d'entendre les fragments d'une mélodie courte, très lointaine... Puis je ne l'entendis plus et je pensai qu'elle avait été comme ces figures qui, selon Léonard, apparaissent quand nous regardons longtemps des taches d'humidité. La musique reprit et je demeurai crispé, les yeux embués, d'abord sous le charme de l'harmonie, puis bientôt tout à fait effrayé.

Au bout d'un moment, je m'approchai de la fenêtre. L'eau, blanche et mate sur la vitre, tombait si dru que l'air en était comme obscurci et que l'on ne pouvait presque rien voir au-dehors. Si grande fut ma surprise qu'il m'importe peu de me montrer par la porte ouverte.

Ici vivent les héros du *snobisme* (à moins que je n'aie affaire aux pensionnaires d'un asile d'aliénés abandonné). Sans spectateurs – ou bien suis-je le public prévu depuis le début ? – pour se rendre originaux, ils dépassent les bornes de l'inconmodité supportable, ils défient la mort. Ce que je rapporte ici est la vérité, ce n'est pas une invention de ma rancune... Ils ont sorti le phonographe qui se trouve dans la chambre verte, contiguë au salon de l'aquarium et, femmes et hommes, assis sur des bancs ou sur l'herbe, ils ont passé le temps à converser, écouter la musique et danser, au milieu d'une tempête d'eau et d'un vent qui menaçait de déraciner tous les arbres.

La femme au foulard m'est devenue maintenant indispensable. Toute cette hygiène de ne rien espérer est peut-être un peu ridicule.

Ne rien espérer de la vie, pour ne pas la risquer ; se considérer comme mort, pour ne pas mourir. Cela m'est apparu soudain comme une léthargie effrayante et très inquiétante ; je veux y mettre un terme.

Après ma fuite, pour avoir vécu sans tenir compte d'une lassitude qui me détruisait, j'ai atteint au calme ; les décisions que je vais prendre me renverront peut-être à tout ce passé, ou aux juges ; je préfère cela à ce purgatoire définitif.

Il a commencé voilà huit jours. J'ai rapporté alors le miracle de l'apparition de ces gens ; le soir même je tremblais auprès des rochers de l'ouest. Je me disais que tout était vulgaire : le type bohémien de la femme, et mon propre amour de solitaire recuit. Je revins les deux soirs suivants : la femme s'y trouvait ; je commençai à penser que c'était bien là l'unique miracle ; puis vinrent les jours funestes où je la manquai, par la faute des pêcheurs, du barbu, de l'inondation, des dégâts de l'inondation qu'il me fallut réparer. – Aujourd'hui, dans l'après-midi...

Je suis très inquiet ; mais, plus encore, mécontent de moi. Je dois m'attendre maintenant à voir arriver les intrus d'un moment à l'autre ; s'ils tardent, *malum signum* : ils viennent me saisir. Je cacherais ce journal, je préparerais une explication, et je les attendrai non loin du canot, décidé à lutter, à fuir.

Cependant, je ne me préoccupe pas des dangers ; je suis très mécontent : j'ai commis des négligences qui peuvent me priver de la femme pour toujours.

Après m'être baigné, à la fois plus propre et plus hirsute (pour avoir mouillé mes cheveux et ma barbe), je m'en fus la voir. J'avais tracé ce plan : l'attendre dans des rochers ; la femme, à son arrivée, me trouverait absorbé dans la contemplation du coucher du soleil ; la surprise, la crainte probable auraient le temps de se transformer en curiosité ; la commune ferveur pour la tombée du jour jouerait de façon favorable ; elle me demanderait qui je suis ; nous deviendrions des amis...

Je suis arrivé très en retard. (Mon manque de ponctualité m'exaspère ; quand je pense que dans cette Cour de tous les Vices

dénommée le monde civilisé, à Caracas, ce fut un pénible ornement de ma personne, une de mes caractéristiques les plus originales !)

J'ai tout gâché : elle contemplait le soir lorsque j'ai tout à coup surgi de derrière les rochers. En apparaissant ainsi brusquement, au-dessous d'elle, avec ma barbe hirsute, j'ai dû lui faire encore plus peur.

Les intrus doivent venir d'un moment à l'autre. Je n'ai préparé aucune explication. Je ne les crains plus.

Cette femme est autre chose qu'une fausse gitane. Son courage m'effraye. Rien ne trahit qu'elle m'avait vu ; ni un battement de paupières ni le moindre sursaut.

Le soleil était encore au-dessus de l'horizon (non pas le soleil ; l'apparence du soleil ; c'était cet instant où il s'est déjà couché, ou bien va se coucher, et alors qu'on le voit là où il n'est pas). J'avais escaladé les rochers en hâte. Je la vis : le foulard de couleur, les mains croisées sur un genou, ce regard qui recule les limites du monde... Ma respiration se fit irrépressible. Les rochers, la mer paraissaient trembler.

Pensant à cela, j'entendis la mer, avec sa rumeur de mouvement et de fatigue, là, toute proche, comme si elle était venue se mettre à mon côté. Je me tranquillisai un peu. Il n'était guère probable que l'on entendît ma respiration.

Alors, pour retarder le moment de lui parler, je découvris une vieille loi psychologique. Il me fallait m'adresser à elle d'un lieu élevé, qui me permettrait de la regarder d'en haut. Cette position supérieure compenserait, en partie, mes infériorités.

Je gravis d'autres rochers. L'effort aggrava mon état. Et aussi :

La hâte : je m'étais imposé de lui parler aujourd'hui même. Si je ne voulais pas accroître sa méfiance – en raison du lieu solitaire, de l'obscurité – je n'avais pas une minute à perdre.

La vision que j'avais d'elle : comme si elle avait posé pour un invisible photographe, il émanait d'elle le calme même du soir, mais plus immense encore. J'allais le rompre.

Dire quelque chose était une entreprise alarmante. J'ignorais si elle avait une voix.

Je l'observai de ma cachette. J'eus peur qu'elle ne me surprenne en train de l'épier ; je me montrai, avec trop de brusquerie peut-être ;

cependant, la paix de son sein ne fut pas troublée ; son regard passait à travers moi, comme si j'avais été invisible.

Je ne m'y arrêtais pas.

— Mademoiselle, je vous en prie, écoutez-moi, dis-je avec l'espoir qu'elle n'accéderait pas à ma prière, car j'étais si ému que j'avais oublié ce que je devais lui dire. Il me parut que le mot « Mademoiselle » sonnait dans cette île de façon ridicule. En outre, la phrase était par trop impérative (combinée avec l'apparition subite, l'heure, la solitude).

J'insistai :

— Je comprends que vous ne daigniez pas...

Je ne puis me rappeler, avec précision, ce que j'ai dit. J'étais presque inconscient. Je lui parlai à voix mesurée et basse, dans une attitude qui suggérait des obscénités. Je retombai sur le « Mademoiselle ». Je renonçai aux paroles et me mis à regarder le couchant, espérant que la contemplation partagée de ce calme nous rapprocherait. Je recommençai à parler. L'effort que je faisais pour me dominer étouffait ma voix, augmentait l'obscénité du ton. D'autres minutes de silence passèrent. J'insistai, j'implorai, à en être repoussant. Pour finir, je sombrai dans le plus complet ridicule : tremblant, hurlant presque, je la suppliai de m'insulter, de me dénoncer à ses compagnons, mais de ne pas garder, le silence.

Ce ne fut point comme si elle ne m'avait pas entendu, comme si elle ne m'avait pas vu ; ce fut comme si ses oreilles ne lui servaient pas à entendre, comme si ses yeux ne lui servaient pas à voir.

D'une certaine façon, elle m'insulta ; elle montra qu'elle ne me craignait pas. Il faisait déjà nuit lorsqu'elle ramassa son sac à ouvrage et s'achemina sans hâte vers le sommet de la colline.

Les hommes ne sont pas encore venus me chercher. Peut-être ne viendront-ils pas cette nuit. Peut-être cette femme est-elle en toutes choses si étonnante qu'elle ne leur a pas rapporté mon apparition. La nuit est noire. Je connais bien l'île : je ne crains pas une armée, si elle me cherche la nuit.

Une fois de plus, ç'a été comme si elle ne m'avait pas vu. Je n'ai commis d'autre erreur que celle de garder le silence moi aussi.

Lorsque la femme est arrivée aux rochers, je regardais le couchant. Elle est demeurée immobile, cherchant un endroit pour étendre sa couverture. Puis elle a marché vers moi. Je n'aurais eu qu'à étendre le bras pour la toucher. Cette possibilité m'a fait frémir de terreur (comme si j'avais été en danger de toucher un fantôme). Il y avait quelque chose d'effrayant dans sa manière d'ignorer ma présence. Cependant, en s'asseyant à mes côtés, elle me provoquait et, d'une certaine manière, mettait fin à cet éloignement.

Elle sortit un livre du sac et se mit à lire.

Je profitai de la trêve pour recouvrer ma sérénité.

Puis, lorsque je la vis abandonner son livre, lever les yeux, je pensai : « Elle se prépare à m'adresser la parole ». Cela ne se produisit pas. Le silence s'épaississait, inéluctable. Je compris combien j'avais tort de ne pas le rompre ; pourtant, sans obstination, sans motif, je demeurai silencieux.

Aucun de ses compagnons n'est venu me chercher. Peut-être ne leur a-t-elle point parlé de moi ; peut-être ma connaissance de l'île les inquiète-t-elle (ce qui expliquerait que la femme revienne chaque jour, simulant un intérêt amoureux). Je me tiens sur mes gardes. Je suis prêt à déjouer la conspiration du silence la plus persévérante.

J'ai découvert en moi une propension à ne prévoir que le pire. Elle a pris naissance ces trois ou quatre dernières années ; elle ne considère pas chaque cas particulier, elle est importune. Le fait que cette femme revient, la proximité qu'elle rechercha ce soir-là, tout semble indiquer un changement si heureux que j'ose à peine l'imaginer... J'en oublie presque ma barbe, mes années, la police qui m'a tant persécuté, et qui continue sans doute, comme une malédiction efficace, à me poursuivre. Je ne dois point me bercer d'espairs. Au moment où je viens d'écrire cela, une idée me vient qui est un espoir. Je ne crois pas avoir insulté cette femme, mais peut-être serait-il adroit d'agir comme si cela était. Que fait un homme en ces occasions ? Il envoie des fleurs. C'est un projet ridicule-mais ces fadeurs elles-mêmes, quand elles témoignent de l'humilité, jouissent d'un entier empire sur le cœur. Il y a beaucoup de fleurs dans cette île. A mon arrivée, il restait quelques massifs autour de la piscine et du musée. Certainement, je pourrai planter un jardinet dans la prairie qui borde les rochers. Peut-être la nature nous aide-t-elle à gagner

l'intimité d'une femme. Peut-être pourrai-je en finir ainsi avec le silence et la ruse. Ce sera là mon ultime recours poétique. Je n'ai pas jusqu'ici combiné les couleurs ; je n'entends presque rien à la peinture... J'ai cependant confiance de pouvoir faire un travail modeste qui dénotera du goût pour le jardinage.

Je me suis levé à l'aube. Je sentais que le mérite de mon sacrifice suffisait pour me permettre d'exécuter mon travail. J'ai vu les fleurs (elles abondent au pied des ravins). J'ai arraché celles qui me paraissaient les moins laides. Même celles qui sont de couleur indécise ont une vitalité quasi animale. Au bout d'un moment, je les ai prises pour les arranger, car je ne pouvais plus en mettre sous mon bras : elles étaient mortes.

J'allais renoncer à mon projet mais je me suis rappelé qu'un peu plus haut, en vue du musée, il y a un autre endroit avec beaucoup de fleurs : comme il était encore tôt, il m'a paru que je ne courais pas de risque à aller les voir. Les intrus dormaient sûrement encore.

Elles sont petites et âpres. J'en ai coupé quelques-unes. Elles ne montraient pas cette monstrueuse urgence à mourir.

Leurs inconvénients : leur taille et le fait de se trouver en vue du musée.

J'ai passé presque toute la matinée à m'exposer à être découvert par quiconque aurait eu le courage de se lever avant dix heures. Il me semble qu'une si modeste tentation du sort n'a pas été punie. Pendant que je travaillais à rassembler les fleurs, j'ai surveillé le musée et je n'ai vu aucun de ses occupants, cela me permet de supposer, d'affirmer qu'ils ne m'ont pas vu non plus.

Les fleurs sont très petites. Il me faudra en planter des milliers, si je ne veux pas avoir un jardinet minuscule (il serait plus joli et plus facile à faire ; mais il est à craindre que la femme ne le voie pas).

Je me suis appliqué à préparer les carrés, à défoncer la terre (elle est dure, les surfaces aplanies sont considérables), à l'arroser avec de l'eau de pluie. Quand j'aurai achevé de préparer la terre, il me faudra chercher d'autres fleurs. Je ferai mon possible pour qu'ils ne me surprennent pas, et surtout pour qu'ils n'interrompent pas mon travail, ou le remarquent avant qu'il soit terminé. J'ai oublié que les

transplantations sont soumises à certaines nécessités cosmiques. Je ne puis croire qu'après tant de dangers, tant de fatigues, les fleurs ne demeurent pas vivantes jusqu'au coucher du soleil.

Je suis peu versé dans l'art des jardins ; malgré tout, entre les prés et les broussailles, mon ouvrage ne laissera pas d'être émouvant. Ce sera un faux, naturellement ! conformément à mon plan, ce soir ce doit être un jardin soigné ; mais demain le jardin sera sans doute mort ou sans fleurs (s'il y a du vent).

J'ai quelque peu honte à décrire le projet que j'ai dessiné : une immense femme assise contemple le couchant, les mains jointes autour d'un genou ; un homme tout petit fait de feuilles est agenouillé en face de la femme (sous ce personnage je mettrai le mot « Moi » entre parenthèses).

Il y aura cette inscription :

*« Sublime, non pas lointaine et mystérieuse,
Avec le silence vivant de la rose. »*

Ma fatigue est presque une maladie. J'ai à ma portée le bonheur de rester couché sous les arbres jusqu'à six heures du soir. Je le remettrai à plus tard. J'imagine que ce sont les nerfs qui nous obligent ainsi à écrire. Mais je me donne comme prétexte que mes actes me préparent maintenant un de ces trois destins : la compagnie de la femme, la solitude (c'est-à-dire la mort dans laquelle j'ai passé ces dernières années, et qui est impossible désormais après avoir contemplé la femme), ou l'affreuse Justice. Lequel choisir ? Le savoir à temps est difficile. Cependant, la rédaction et la lecture de ce journal peuvent m'aider dans cette prévision si utile ; peut-être me permettront-elles aussi d'aider à préparer l'avenir le plus favorable.

J'ai travaillé comme un exécutant prodigieux ; l'ouvrage est hors de toute relation avec les mouvements qui lui ont donné naissance. Peut-être sa magie dépend-elle de ceci ; il fallait s'appliquer aux détails, à la difficulté de planter chaque fleur et de l'aligner sur la précédente. La marche du travail ne permettait pas de prévoir l'œuvre achevée : ce pouvait être, indifféremment, un ensemble désordonné de fleurs ou une femme.

Cependant, l'œuvre ne paraît pas improvisée ; elle est d'une beauté satisfaisante. Je n'ai pu réaliser mon projet. Par la pensée, il n'en coûte pas plus de concevoir une femme assise, les mains enlacées sur un genou, qu'une femme debout ; faite de fleurs, la première est quasi irréalisable. La femme est de face, les pieds et la tête de profil, contemplant un coucher de soleil. Le visage et un foulard de fleurs violettes composent la tête. La peau n'est pas bien. Je n'ai pu réussir ce teint bronzé qui me répugne et m'attire à la fois. La robe est de fleurs bleues, bordée de blanc. Le soleil est fait de ces étranges tournesols que l'on trouve ici. La mer est des mêmes fleurs que la robe. Je me présente de profil, agenouillé. Je suis tout petit (un tiers de la taille de la femme), et de couleur verte, fait de feuilles.

J'ai modifié l'inscription. La première m'a paru trop longue pour pouvoir être écrite avec des fleurs. Je l'ai transformée en celle-ci :

« Tu as éveillé ma mort dans cette île. »

Il me plaisait d'être un mort insomniaux. A cause de ce plaisir, j'ai failli manquer à la courtoisie ; la phrase pouvait contenir un reproche implicite. Pourtant, je ne me résignais pas à la rejeter. Je crois que j'étais aveuglé par : la complaisance à me présenter comme un ex-mort ; l'idée littéraire ou précieuse que la mort était impossible aux côtés de cette femme. Les variantes, dans leur monotonie, atteignaient à une aberration presque monstrueuse :

D'un mort en cette île tu as détruit le sommeil.

ou :

Je ne suis pas mort : je suis amoureux.

J'ai renoncé. Les fleurs disent :

Le timide hommage d'un amour.

Tout s'est donc passé de la façon la plus normale et prévisible, mais avec un aspect bénin absolument inattendu. Je suis perdu. En plantant ce jardinet, j'ai commis une aussi lourde erreur qu'Ajx – ou quelque autre nom hellénique déjà oublié – lorsqu'il poignarda les animaux.

La femme arriva plus tôt que d'habitude. Elle laissa le sac, d'où un livre sortait à moitié, sur une roche, et sur une autre, plus plate, elle étendit la couverture. Elle portait une robe de tennis ; un foulard presque violet lui enserrait la tête. Elle demeura un moment à regarder la mer, comme assoupie ; puis elle se leva et s'en fut prendre le livre. Elle se déplaçait avec cette liberté que nous avons quand nous sommes seuls. Elle passa à l'aller et au retour, à côté de mon jardinet, mais fit semblant de ne pas le voir. Je ne fus pas fâché qu'elle ne le voie pas ; au contraire, dès que la femme était apparue, j'avais compris ma prodigieuse erreur, souffrant de ne pouvoir faire disparaître un ouvrage qui me condamnait pour toujours. Je me calmai peu à peu, jusqu'à perdre peut-être conscience. La femme ouvrit le livre, posa une main entre les feuillets et continua de contempler le soir. Elle ne s'en alla pas avant la tombée de la nuit.

A présent, je me console en réfléchissant à ma condamnation. Est-elle juste ou non ? Que dois-je en espérer après lui avoir dédié ce jardinet de mauvais goût ? Je crois, en toute équanimité, que l'ouvrage ne devrait pas me perdre, puisque je puis le critiquer. Au regard d'un être omniscient, je ne suis pas l'homme que ce jardin fait craindre. Et pourtant, je l'ai créé.

J'allais dire que là se manifestaient les dangers de la création, la difficulté qu'il y a de porter en soi, avec équilibre, et simultanément, plusieurs consciences. Mais, à quoi bon ? Ces consolations sont futiles. Tout est perdu : l'existence avec la femme, la solitude passée. Désarmé, je m'obstine dans ce monologue qui, dès maintenant, est injustifiable.

Malgré ma nervosité, aujourd'hui j'ai senti venir l'inspiration, alors que le soir se défaisait, participant à la sérénité sans tache, à la magnificence de la femme. Ce bien-être est revenu me gagner pendant la nuit ; j'ai rêvé de ce bordel de femmes aveugles que j'ai visité à Calcutta avec Ombrellieri. Elle apparut et, à mesure, le bordel se convertissait en un riche palais florentin, couvert de stucs. Et moi,

confusément, je m'exclamais : « Que c'est romantique ! » Pleurant de félicité poétique et de superbe.

Mais je me réveillai à plusieurs reprises, pris à la gorge par mon indignité au regard de la stricte délicatesse de la femme. Je ne l'oublierai pas : elle a dominé le déplaisir que lui produisait mon affreux jardinet et, pieusement, elle a feint de ne pas le voir. J'étais agité aussi, dans mon sommeil, par les sons de *Valencia* et de *Tea for Two*, qu'un phonographe sans mesure répéta jusqu'au lever du soleil.

Tout ce que j'ai écrit sur mon destin – dans l'espoir ou la crainte, par plaisanterie ou sérieusement – me mortifie.

J'éprouve un sentiment désagréable. Il me semble que je connaissais depuis longtemps la funeste portée de mes actes et que j'ai insisté avec frivolité et obstination... C'est une conduite que j'aurais pu tenir en rêve, dans la folie... Aujourd'hui, pendant ma sieste, j'ai fait ce rêve, qui me paraît un symbole et une prémonition : je jouais une partie de croquet, lorsque j'ai su tout à coup que l'action de mon jeu était en train de tuer un homme. Puis, l'homme, c'était moi, irrémissiblement.

Et voici que le cauchemar continue... Mon échec est définitif et je me mets à raconter des rêves. Je veux me réveiller et je rencontre cette résistance qui empêche de sortir des rêves les plus atroces.

Aujourd'hui, la femme a voulu que je sente son indifférence. Elle y a réussi. Mais sa tactique est inhumaine. Je suis la victime ; cependant je crois juger la situation de façon objective.

Elle est venue avec l'affreux joueur de tennis. La présence de cet homme doit être un antidote contre la jalousie. Il est très grand. Il portait une veste de tennis de couleur grenat, trop grande, des pantalons blancs et des souliers blancs et jaunes, démesurés. La barbe paraissait postiche. La peau est féminine, cireuse, marbrée aux tempes.

Les yeux sont noirs, les dents hideuses. Il parle lentement, en ouvrant beaucoup la bouche qu'il a petite, ronde, d'une voix pointue comme celle d'un enfant, montrant une langue petite, ronde,

cramoisie, tout le temps collée aux dents inférieures. Les mains sont énormes, pâles ; je les devine moites.

Je me suis caché aussitôt. J'ignore si elle m'a vu ; je suppose que oui, car à aucun moment elle n'eut l'air de me chercher des yeux.

Je suis sûr que l'homme ne prit pas garde, du moins tout de suite, au jardinet. Elle a fait semblant de ne pas le voir. J'ai entendu quelques exclamations en français. Puis ils ne parlèrent plus. Ils paraissaient soudain tout assombris, perdus dans la contemplation de la mer. L'homme dit quelque chose. Chaque fois qu'une vague se brisait contre les rochers, je faisais rapidement deux ou trois pas pour me rapprocher. Ce sont des Français. La femme hocha la tête ; je n'ai pas entendu ce qu'elle disait, mais c'était indubitablement une négation ; elle tenait les yeux fermés et souriait avec amertume ou extase.

— Croyez-moi, Faustine, dit le barbu, avec un désespoir mal contenu, et je sus alors le nom : Faustine. (Mais il a perdu toute importance.)

— Non... je sais ce que vous poursuivez...

Elle souriait, sans plus d'amertume ni d'extase, avec frivolité. Je me rappelle que sur le moment je l'ai haïe. Elle se jouait du barbu et de moi-même.

— Quel malheur que nous ne nous entendions pas. Le délai est court : trois jours, puis plus rien n'aura d'importance.

Je ne comprends pas bien la situation. Cet homme est apparemment mon rival. Il m'a paru triste ; je ne serais pas étonné que sa tristesse fût un jeu. Celui de Faustine est insupportable, presque grotesque.

L'homme voulut réduire l'importance des paroles qu'il venait de prononcer. Il dit plusieurs phrases qui avaient, plus ou moins, ce sens :

— Il n'y a pas à s'en préoccuper. Nous n'allons pas discuter éternellement...

— Morel, répondit sottement Faustine, savez-vous que je vous trouve mystérieux ?

Les questions que lui posait Faustine ne purent le faire renoncer à un ton de plaisanterie.

Le barbu alla chercher le foulard et le sac.

Ils étaient sur une roche, à quelques mètres. Il revint en les agitant et dit :

— Ne prenez pas au sérieux ce que je vous ai dit... Je crois parfois que si j'éveille votre curiosité... Mais ne vous fâchez pas...

A l'aller et au retour, il piétina mon pauvre jardinet. J'ignore si ce fut consciemment ou avec une inconscience irritante. Faustine l'a vu, je jure qu'elle l'a vu, et elle n'a rien fait pour m'éviter cet affront ; elle a continué à interroger l'homme, presque *offerte* de curiosité. Son attitude me paraît ignoble. J'en conviens, ce jardinet est de mauvais goût. Pourquoi le faire piétiner par un barbu ? Ne suis-je pas, déjà, assez piétiné moi-même ?

Mais, que peut-on attendre de gens de cette sorte ? Leur type, à tous deux, correspond à l'idéal recherché de tout temps par les fabricants en grande série de cartes postales obscènes. Ils assortissent : un pâle barbu et une immense gitane aux yeux énormes... C'est à croire que je les ai déjà vus à Caracas dans les meilleures collections du Portico Amarillo.

Toutefois, je puis me demander : que faut-il penser ? Certainement, c'est une femme abominable. Mais que cherche-t-elle ? Peut-être joue-t-elle à la fois avec moi et avec le barbu ; mais il est possible aussi que le barbu ne soit qu'un instrument pour se jouer de moi. Le faire souffrir lui importe peu. L'attention qu'elle prête à Morel n'est peut-être rien de plus qu'une exagération de sa façon de ne pas me voir et un signe que cette feinte atteint à la fois à son paroxysme et à sa fin.

Mais, si ce n'était pas cela ?... Il y a si longtemps qu'elle ne me voit pas... Je crois que, si cela continue, je vais la tuer ou devenir fou. Par moments, je me demande si l'extraordinaire insalubrité de la partie sud de cette île ne m'a pas rendu invisible. Ce serait un avantage : je pourrais enlever Faustine impunément.

Hier je ne suis pas allé sur les rochers. Aujourd'hui, à plusieurs reprises, je me suis dit que je n'irais pas. Vers le milieu de l'après-midi, j'ai su que j'irais. Faustine n'y était pas et qui sait quand elle reviendra ? Elle a fini de s'amuser avec moi (en piétinant mon jardinet). Maintenant, ma présence doit la gêner, comme une

plaisanterie qui a plu une fois et que l'on voudrait vous resservir. Je ferai en sorte que cela ne se produise pas.

Mais, en parcourant les rochers, j'étais comme un fou : « C'est ma faute », me disais-je (si Faustine ne se montrait pas). « Je me suis trop acharné à lui manquer de respect. »

J'ai gravi la colline. En débouchant de derrière un massif je me suis trouvé nez à nez avec deux hommes et une femme. Je m'arrêtai, la respiration coupée ; entre nous, il n'y avait rien (cinq mètres d'espace vide et crépusculaire). Les hommes me tournaient le dos ; la femme était de face, assise, me regardant. Je la vis sursauter. Brusquement elle se retourna, les yeux dirigés vers le musée. Je me cachai derrière des buissons. Elle dit d'une voix gaie :

— Ce n'est pas une heure pour les histoires de revenants. Rentrons.

J'ignore, toutefois, s'ils se racontaient effectivement des histoires de revenants, ou si les revenants intervinrent dans la phrase pour annoncer qu'il s'était passé quelque chose d'étrange (mon apparition).

Ils s'en allèrent. Un homme et une femme se promenaient non loin de là. J'eus peur qu'ils ne me surprennent. Le couple se rapprocha. J'entendis une voix bien connue :

— Aujourd'hui je ne suis pas allée voir...

(Mon cœur battit très fort. Il me semblait que cette phrase se rapportait à moi.)

— Est-ce que tu le regrettes beaucoup ?

Je ne sais ce qu'a répondu Faustine. Le barbu avait fait des progrès ; ils se tutoyaient.

Je suis retourné dans les basses terres, décidé à rester là jusqu'à ce que la mer m'emporte. Si les intrus viennent me chercher, je ne me rendrai pas, je ne m'échapperai pas.

Ma résolution de ne pas me montrer à Faustine tint quatre jours (grâce à deux marées qui me donnèrent pas mal de travail).

Je partis de bonne heure pour les rochers. Peu après arrivèrent Faustine et le faux tennisman. Ils parlaient le français correctement ; très correctement ; presque comme des Sud-Américains.

— Ai-je perdu toute votre confiance ?

— Toute.

— Auparavant, vous avez cru en moi. Je remarquai qu'ils ne se tutoyaient plus ; mais par la suite je me suis rappelé que les personnes qui commencent à se tutoyer ne peuvent éviter des retours au « vous ». Peut-être pensais-je cela sous l'influence de la conversation que j'écoutais. Il y avait aussi cette idée de « retour au passé » qui me préoccupait, mais se référant à d'autres thèmes.

— Et me croiriez-vous si je pouvais vous ramener en arrière, à ce moment qui a précédé l'après-midi à Vincennes ?

— Je ne pourrai jamais plus vous croire. Jamais plus.

— L'influence de l'avenir sur le passé, dit Morel à voix très basse et d'un ton pénétré.

Puis ils demeurèrent silencieux, face à la mer. L'homme parla, comme s'il se délivrait d'une angoisse qui l'oppressait :

— Croyez-moi. Faustine...

Il me parut obstiné : il reprenait les mêmes prières que j'avais entendues huit jours auparavant.

— Non... Je sais ce que vous cherchez.

Les conversations rapportées par moi se répètent ; c'est injustifiable. Que le lecteur n'aille pas s'imaginer, pourtant, qu'il est en train de déceler le fruit amer de ma condition de fugitif ; il ne doit pas davantage se complaire dans l'association trop facile des mots *persécuté*, *solitaire*, *misanthrope*. J'ai étudié ce sujet avant mon procès : les conversations sont des échanges de nouvelles (exemple : météorologiques), d'indignations ou de joies (exemple : intellectuelles) déjà connues ou éprouvées par les interlocuteurs. Le moteur est toujours le goût de parler, d'exprimer des accords ou des désaccords.

Je les regardais, je les entendais. J'ai senti qu'il se passait quelque chose d'étrange, sans pouvoir m'expliquer quoi. J'étais indigné par cette canaille ridicule.

— Si je vous disais tout ce que je cherche...

— Est-ce que je vous insulterais ?

— Ou bien nous nous comprendrions. Le délai est court ; trois jours. C'est un bien grand malheur de ne pas nous entendre.

Avec lenteur dans ma conscience, mais très ponctuellement dans la réalité, les paroles et les mouvements de Faustine et du barbu coïncidèrent avec leurs paroles et leurs mouvements d'il y a huit jours. L'atroce éternel retour. La coïncidence cependant n'était point parfaite : mon jardinet, mutilé la dernière fois sous les pas de Morel, est aujourd'hui un champ boueux, couvert de vestiges de fleurs mortes, écrasées contre le sol.

Sur le moment, je me sentis content de moi. Je crus avoir fait cette découverte : il doit y avoir dans nos activités des répétitions constantes et inattendues. Une occasion favorable m'avait permis de l'observer. Il nous est rarement donné d'être le témoin clandestin de plusieurs entrevues entre les mêmes personnes. Dans la vie, comme au théâtre, les scènes se répètent.

En attendant Faustine et le barbu, je corrigeais le souvenir que j'avais gardé de leur conversation précédente (transcrite de mémoire quelques pages plus haut).

J'eus peur que cette prétendue découverte ne fût que le simple effet d'un manque de fidélité dans mes souvenirs, ou de la comparaison d'une scène réelle avec une autre simplifiée par des oublis.

Puis, avec une colère soudaine, je soupçonnai que tout cela n'était qu'un spectacle burlesque, une farce montée contre moi.

Je dois ici m'expliquer. Jamais je n'ai douté que la tactique la plus convenable était de procurer à Faustine le sentiment de notre importance exclusive (et que le barbu ne comptait pas). J'avais commencé à avoir envie de châtier cet individu et à me divertir avec l'idée vague de l'injurier de quelque manière qui le couvrît de ridicule.

L'occasion se présentait enfin. Comment en profiter ? J'appliquai ma volonté à y réfléchir (tout en remâchant ma colère).

Immobile, comme si je méditais, j'attendis le moment de lui barrer la route. Le barbu alla chercher le foulard et le sac de Faustine. Il revenait en les agitant et en disant (comme l'autre fois) :

— Ne prenez pas au sérieux ce que je vous ai dit... Parfois je crois...

Il n'était plus qu'à quelques mètres de Faustine. Je m'avançai, bien décidé à faire quelque chose, sans savoir exactement quoi. La

spontanéité est source de grossièreté. Je montrai du doigt le barbu, comme si je le présentais à Faustine, et je hurlai :

— « *La femme à barbe, Madame Faustine !* »

Ce n'était pas une plaisanterie heureuse, et l'on ne savait même pas qui elle visait précisément.

Le barbu continua d'avancer vers Faustine ; il ne se heurta pas à moi parce que je fis un brusque saut de côté. La femme n'interrompit pas pour autant ses questions, ni altéra la gaieté de son visage. Cette maîtrise de soi m'épouvante.

Depuis lors, et jusqu'à ce soir, confondu de honte, j'ai lutté contre l'envie d'aller me jeter aux pieds de Faustine. Je n'ai pu tenir jusqu'au coucher du soleil. Je suis monté vers la colline, décidé à me perdre, avec le pressentiment que si tout marchait bien, je sombrerais dans une scène de supplications mélodramatiques. Je me trompais. Ce qui m'arrive ne peut s'expliquer. La colline est déserte.

Lorsque je vis la colline inhabitée, j'eus peur d'en trouver l'explication dans un piège déjà tout monté pour me perdre. J'ai parcouru tout le musée, le cœur battant, me cachant de temps à autre. Mais il suffisait de regarder les meubles et les murs, comme revêtus de solitude, pour se convaincre qu'il n'y avait là personne. Bien mieux : pour se convaincre qu'il n'y avait jamais eu personne. Il est difficile, après une absence de près de vingt jours, de pouvoir affirmer que tous les objets d'une habitation aux pièces très nombreuses se trouvent là même où ils étaient lorsqu'on est parti ; cependant je tiens en ce qui me concerne pour évident que ces quinze personnes (et un nombre égal de serviteurs), n'ont pas déplacé un banc, une lampe, ou – s'ils l'ont fait – qu'ils ont tout remis à sa place, dans la même position qu'avant. J'ai inspecté la cuisine, la buanderie : le repas que j'avais abandonné il y a vingt jours, le linge (volé dans une armoire du musée) mis à sécher il y a vingt jours, se trouvaient là, l'un pourri, l'autre propre, tous deux intacts.

Dans cette maison vide, j'ai appelé : « Faustine ! Faustine ! »

Personne n'a répondu.

Deux faits – plus exactement : un fait et un souvenir – que je rapproche aujourd'hui, peuvent m'aider à trouver une explication. Le

fait est que, les derniers temps, je m'étais adonné à des essais de nouvelles racines. Je crois qu'au Mexique les Indiens connaissent un breuvage préparé avec des jus de racines – cela c'est le souvenir (ou bien l'oubli) – qui procure un délire de plusieurs jours. La conclusion de ceci, touchant le séjour de Faustine et de ses amis dans cette île, est acceptable en logique. Cependant, il faudrait que je ne m'amuse pas à la prendre au sérieux. Et j'ai bien L'air, en effet, de m'amuser : j'ai perdu Faustine, et voici que je m'applique à présenter ces problèmes comme je le ferais pour un tiers, pour un observateur hypothétique.

Mais, sceptique, je me suis souvenu de ma condition de fugitif et du pouvoir infernal de la justice. Peut-être tout cela n'était-il qu'un immense stratagème. Je ne devais plus me laisser abattre, je ne devais pas laisser s'affaiblir mes capacités de résistance : la *catastrophe* pouvait être affreuse !

J'inspectai la chapelle, les souterrains. Je décidai de fouiller toute l'île avant de me coucher. Je m'en fus dans les rochers, dans les prairies de la colline, sur les plages, dans les basses terres (par un excès de prudence). Je dus me rendre à l'évidence : les intrus étaient partis.

Il faisait presque nuit lorsque je suis rentré au musée. Je me sentais nerveux. J'avais besoin de l'éclat de la lumière électrique. Je fis jouer plusieurs interrupteurs : il n'y avait pas de courant. Ce fait paraît confirmer mon opinion : les marées doivent fournir aux moteurs l'énergie nécessaire (au moyen de cette roue à aubes ou turbine hydraulique qui se trouve dans les basses terres). Les intrus ont gaspillé le courant. Depuis les deux dernières marées, il y a eu un long intervalle de calme. Lequel a pris fin ce soir même, comme je pénétrais dans le musée. J'ai dû tout fermer ; on eût dit que le vent et la mer allaient emporter l'île.

Dans le premier souterrain, au milieu des moteurs que la pénombre faisait paraître démesurés, je me suis senti irrémédiablement abattu. L'effort nécessaire pour me suicider était superflu vu que, Faustine disparue, il ne me restait même plus l'anachronique satisfaction de la mort.

Par manière de compromis, pour justifier ma descente aux souterrains, j'essayai de remettre en marche la génératrice de lumière. Il y eut quelques faibles explosions puis le calme revint à l'intérieur, au milieu d'un ouragan qui secouait les branches d'un cèdre contre la vitre épaisse du soupirail.

Je ne me rappelle plus comment je suis sorti. En arrivant en haut, j'entendis le bruit d'un moteur ; la lumière, avec cette vélocité qui lui confère le don d'ubiquité, parvint partout et me mit en présence de deux hommes : l'un vêtu de blanc, l'autre de vert (un cuisinier et un autre domestique). Je ne sais lequel des deux demanda (en espagnol) :

— Voulez-vous me dire pourquoi il a été choisir cet endroit perdu ?

— Il doit le savoir (en espagnol aussi).

Je tendis avidement l'oreille. C'étaient d'autres gens. Ces nouvelles apparitions (créatures de mon cerveau affaibli par les privations, les toxiques et les soleils, ou de cette île si mortelle) étaient ibériques et leurs paroles me laissaient conclure que Faustine n'était pas revenue.

Ils continuaient à parler d'une voix calme, comme s'ils n'avaient pas entendu mes pas, comme si je n'avais pas existé.

— Je ne dis pas non, mais comment Morel a-t-il eu cette idée ?

Un homme leur coupa la parole, qui leur cria, furieux :

— Ça va durer longtemps ? Il y a une heure que le repas est prêt.

Il les regarda fixement (si fixement que je me demandai s'il ne luttait pas contre l'envie de me regarder) puis, toujours criant, il disparut. Il fut suivi du cuisinier ; le domestique courut du côté opposé.

Moi, je m'efforçais de rester calme, mais je tremblais. Un gong résonna. Je vécus alors un de ces moments où les héros eux-mêmes connaissent la peur. Je crois que, même à l'heure qu'il est, ils ne seraient pas rassurés. Mais à ce moment-là l'épouvante atteignit au paroxysme. Heureusement, cela dura peu. Je me rappelai ce gong. Je l'avais vu souvent dans la salle à manger. Je voulus fuir. Je me dominaï. La fuite était pratiquement impossible. La tourmente, le canot, la nuit... Si la tempête avait cessé, il n'eût pas été moins épouvantable de gagner la haute mer par cette nuit sans lune. De

plus, le canot n'aurait pas tenu l'eau bien longtemps... Quant aux basses terres, elles étaient certainement inondées. Ma fuite ne m'aurait pas mené bien loin. Mieux valait écouter, observer les mouvements de ces gens, espérer.

Je regardai autour de moi et me cachai (en souriant pour me donner du courage) dans un réduit situé sous l'escalier. C'était (je l'ai pensé plus tard) fort sot de ma part. Si l'on m'avait cherché, on aurait certainement regardé là. Je demeurai un moment sans penser, fort calme, mais toujours perplexe.

Deux problèmes se posèrent à moi :

Comment étaient-ils arrivés dans l'île ? Par cette tempête, aucun capitaine ne se serait risqué à en approcher, et il était absurde d'imaginer un transbordement et un débarquement en canot.

Quand étaient-ils arrivés ? Le repas était prêt depuis pas mal de temps ; il y avait à peine un quart d'heure que j'étais descendu aux moteurs, et l'île était alors déserte.

Ils avaient parlé de Morel. Il s'agissait, certainement, d'un retour des mêmes personnes. Il est probable, pensai-je le cœur battant, que je verrais de nouveau Faustine.

Je me montrai, vivant par avance l'arrestation immédiate, la fin de mes perplexités.

Il n'y avait personne.

Je montai l'escalier, avançai le long des couloirs de l'entresol ; de l'un des quatre balcons, entre les feuilles sombres et une divinité de terre cuite, je me penchai au-dessus de la salle à manger.

Environ seize personnes étaient assises autour de la table. Je pensai que ce pouvaient être des touristes néo-zélandais ou australiens ; il me parut qu'ils étaient bien installés là, qu'ils n'allaient pas s'en aller d'un moment à l'autre.

Mes souvenirs sont bien précis : je découvris l'assemblée des dîneurs, je les comparai aux touristes, j'observai qu'ils ne paraissaient pas être là de passage, et c'est alors seulement que je pensai à Faustine. Je la cherchai, et ne fus pas long à la trouver.

J'eus une surprise agréable : le barbu n'était pas à côté de Faustine ; une joie de courte durée : le barbu n'y était pas (mais je le

découvris bientôt en face de Faustine).

Les conversations languissaient. Morel lança le thème de l'immortalité. On parla voyages, fêtes, méthodes (d'alimentation). Faustine et une jeune femme blonde parlèrent de remèdes. Alec, un jeune homme de type oriental, aux yeux verts, impeccablement coiffé, essaya, sans conviction ni succès, de parler de ses affaires de laine. Morel s'emballa à développer le projet d'installer dans l'île un fronton de pelote ou un terrain de tennis.

Je fis un peu mieux connaissance avec les habitants du musée. A la gauche de Faustine il y avait une femme – Dora ? – blonde, frisée, très rieuse, la tête grande et légèrement penchée en avant qui lui donnait l'air d'un cheval fougueux. A sa droite, elle avait un homme jeune, brun, aux yeux vifs, et qui fronçait un sourcil chargé de concentration et de poils. On voyait ensuite une grande fille avec une poitrine plate, des bras démesurément longs et un air dégoûté. Cette femme s'appelait Irène. Puis celle qui avait dit : *Ce n'est pas une heure pour les histoires de revenants*, la nuit que je montai à la colline. Je ne me souviens pas des autres.

Quand j'étais gosse, je jouais à faire des découvertes dans les illustrations des livres : je les regardais très longtemps et des objets se mettaient à apparaître, indéfiniment. Je demeurai un moment à contempler, contrarié, les panneaux de Foujita avec leurs femmes, leurs tigres ou chats.

Les dîneurs passèrent dans le hall. En y employant un temps infini, et tenaillé par la peur – mes ennemis se trouvaient dans le hall ou dans les souterrains (le personnel) – je descendis l'escalier de service jusqu'à la porte cachée derrière le paravent. La première chose que je vis fut une femme qui tissait près d'une des grandes coupes d'albâtre ; cette femme qui s'appelle Irène, et une autre, avec laquelle elle était en conversation. Je continuai de chercher et, au risque d'être découvert, j'aperçus Morel à une table, avec cinq autres personnes, jouant aux cartes ; la jeune femme qui me tournait le dos était Faustine ; la table était petite, les pieds des joueurs rapprochés, et je passai quelques minutes, peut-être plusieurs, insensible à tout, anxieux de vérifier si les pieds de Morel et ceux de Faustine se touchaient. Cette occupation lamentable cessa instantanément, remplacée par l'épouvante, lorsque je vis un domestique au visage

rouge fixer sur moi des yeux tout ronds, avant d'entrer dans le hall. J'entendis des pas. Je m'éloignai en courant. Je me cachai entre la première et la seconde rangée de colonnes d'albâtre, dans le salon rond, au-dessus de l'aquarium. Au-dessous de moi nageaient des poissons identiques à ceux que j'avais retirés, tout pourris, peu après mon arrivée.

Lorsque je me sentis plus tranquille, je m'approchai de la porte. Faustine, Dora – sa voisine de table – et Alec montaient l'escalier. Faustine se déplaçait avec une lenteur étudiée. A cause de ce corps interminable, de ces jambes trop longues, de cette folle sensualité, je risquais de perdre ma sérénité, l'Univers, mes souvenirs, mon angoisse si pleine de vie, et cette richesse qui m'a été donnée de connaître les habitudes des marées et plus d'une racine inoffensive.

Je les suivis, les vis disparaître soudain dans une pièce. En face, je trouvai une porte ouverte, une chambre éclairée et vide. J'y entrai avec beaucoup de prudence, quelqu'un s'était trouvé là et avait sans doute oublié d'éteindre la lumière. L'aspect du lit et de la table de toilette, l'absence de livres, de linge, du moindre désordre, tout me garantissait que personne ne l'habitait.

L'inquiétude me reprit lorsque les autres habitants du musée se retirèrent dans leurs chambres. J'entendis leurs pas dans l'escalier et voulus tourner le commutateur, mais cela me fut impossible : il était bloqué. Je n'insistai pas. Aussi bien, une lumière s'éteignant dans une pièce inhabitée eût-elle attiré l'attention.

Si ce n'avait été à cause de ce commutateur, je me serais peut-être abandonné au sommeil, tenté par la fatigue, les nombreuses lumières que je voyais s'éteindre sous les portes (et aussi la tranquillité que me donnait la présence de la femme à la grosse tête dans la chambre de Faustine !). Je songeai que si quelqu'un venait à passer dans le couloir, il entrerait dans ma chambre pour éteindre la lumière (le reste du musée était maintenant plongé dans le noir). C'était sans doute inévitable mais ne présentait pas un grand danger. S'apercevant que le commutateur était bloqué, la personne s'en irait pour ne pas déranger les autres. Il me suffirait de me cacher un peu.

Je pensais à tout cela lorsque apparut la tête de Dora. Son regard me balaya. Elle s'en alla, sans chercher à éteindre la lumière.

Je demeurai dans un état de frayeur presque convulsive. Je résolus de m'en aller mais, avant de sortir, je parcourus en imagination la maison à la recherche d'une cachette sûre. Il me coûtait d'abandonner cette chambre qui me permettait de surveiller la porte de Faustine. Je m'assis sur le lit et m'endormis. Un moment après, je vis Faustine en songe. Elle entrait dans la chambre. Elle venait tout près de moi. Je m'éveillai. Il n'y avait plus de lumière. Je m'efforçai de ne pas bouger, de m'habituer à voir dans le noir, mais je ne pouvais réprimer ni ma respiration haletante ni mon épouvante.

Je me levai, sortis dans le couloir ; j'écoutai le silence qui avait succédé à la tempête : rien ne le troublait.

Je me mis à parcourir le couloir, avec la sensation qu'une porte allait s'ouvrir soudain et que je me trouverais à la merci de mains brutales et d'une voix implacable, railleuse.

Le monde étrange qui m'avait obsédé ces derniers jours, mes conjectures et mes angoisses, Faustine, tout se résoudrait en une étape éphémère, sur le chemin de la prison et de l'échafaud.

Dans l'obscurité, je descendis l'escalier avec précaution. Je parvins à une porte et voulus l'ouvrir ; ce me fut impossible ; je ne pus même pas arriver à faire tourner le bec-de-cane (je connaissais ces serrures qui bloquent la poignée ; mais je ne comprends pas le système des fenêtres : elles n'ont pas d'espagnolette et les clavettes sont bloquées). Je me persuadai de mon impossibilité à sortir de là, mon agitation augmentait et – peut-être à cause de cela et aussi de l'état d'infériorité où me mettait le manque de lumière – je m'aperçus que les portes intérieures elles-mêmes refusaient de s'ouvrir. Des pas, dans l'escalier de service, mirent le comble à ma précipitation. Je ne sus comment quitter la pièce. J'avançai sans bruit, guidé par un mur, jusqu'à l'une des énormes coupes d'albâtre ; à grand-peine, et malgré le danger, je réussis à me glisser dedans.

Je demeurai aux aguets, longtemps, coincé entre la surface glissante de l'albâtre et la fragilité de l'ampoule. Je me demandai si Faustine était restée seule avec Alec ou si l'un des deux était sorti avec Dora, ou bien avant ou après elle.

Ce matin j'ai été réveillé par le bruit d'une conversation (j'étais trop faible et engourdi de sommeil pour écouter). Un peu plus tard, tout bruit avait cessé.

Je voulus m'en aller de ce musée. Je me dressai, tremblant de glisser et de réduire en miettes l'énorme ampoule, et à l'idée que quelqu'un pouvait voir surgir ma tête. Complètement épuisé, laborieusement, je descendis de ma vasque d'albâtre. Pour donner à mes nerfs le temps de se refaire, je me réfugiai derrière les rideaux. J'étais si faible que je ne pouvais les remuer ; ils me paraissaient aussi rigides et lourds que ces rideaux de pierre qui ornent certains tombeaux. Mon imagination évoquait, douloureusement, le beau pain blanc et d'autres nourritures propres au monde civilisé : je les trouverais sans doute dans l'office. Je passai par de légers évanouissements, des envies de rire ; intrépide, j'avançai jusqu'à l'entrée de l'escalier. La porte était ouverte. Il n'y avait personne. Je passai dans l'office, avec une témérité qui m'emplissait d'orgueil. J'entendis des pas. Je voulus ouvrir une porte donnant sur le dehors et me heurtai de nouveau à l'une de ces serrures inexorables. Quelqu'un descendait l'escalier de service. Je courus jusqu'à l'entrée. Je pus voir, par la porte ouverte, le départ d'une chaise de paille et d'une paire de jambes entrecroisées. Je revins vers l'escalier principal : là aussi j'entendis des pas. Il y avait du monde dans la salle à manger. J'entrai dans le hall, aperçus une fenêtre ouverte et, presque en même temps, d'un côté Irène avec la femme qui parlait l'autre jour de revenants, et de l'autre le jeune homme aux sourcils touffus, un livre ouvert à la main, qui s'avançait vers moi en déclamant des vers français. Je pris un temps puis j'avançai, résolu, au milieu d'eux, les frôlant presque au passage ; je me précipitai par la fenêtre et, les jambes tout endolories par la chute (il y a plus de trois mètres de la fenêtre au gazon), je dévalai le ravin, non sans tomber plusieurs fois, et me souciant peu d'être vu.

Je me suis fait à manger, dévorant d'abord avec enthousiasme puis, bien vite, sans appétit.

Maintenant, je n'ai presque plus de douleurs. Je suis aussi plus calme. Je pense, quoique cela paraisse absurde, que les gens du musée ne m'ont peut-être pas vu. Voici la fin de la journée et personne n'est venu me chercher. Tant de chance fait peur.

Je possède une donnée qui peut servir aux lecteurs de ce rapport à préciser la date de la seconde apparition des intrus : les deux lunes et les deux soleils ont été vus le jour suivant. Il pourrait s'agir d'une apparition locale ; cependant, il me semble plus probable qu'il s'agisse d'un phénomène de mirage provoqué par la lune ou le soleil d'une part, la mer et l'air d'autre part, visible, certainement, de Rabaul et de toute cette région. J'ai observé que ce second soleil – une image, peut-être, de l'autre – est beaucoup plus violent. Il me semble qu'entre hier et avant-hier il s'est produit une hausse infernale de la température. On dirait que le nouveau soleil a ajouté au printemps un été caniculaire. Les nuits sont très claires, il y a comme une lueur polaire errant dans l'air. Toutefois, je suppose qu'il n'y a pas grand intérêt à parler ici des deux lunes et des deux soleils ; le phénomène a dû être connu partout, soit par l'observation directe, soit au travers d'informations plus doctes et complètes. Je ne le rapporte par pour sa valeur poétique ou comme une curiosité, mais afin que mes lecteurs, qui reçoivent des journaux et tiennent des éphémérides, puissent dater ces pages.

C'est la première fois que nous vivons des nuits avec deux lunes. Mais on a déjà vu deux soleils. Cicéron en parle dans son *De Natura Deorum* :

Tum sole quod ut e patre audivi Tuditano et Aquilio consulibus evenerat.

Je ne crois pas avoir mal cité ^[3]. Au collège Miranda, M. Lobre nous a fait apprendre par cœur les cinq premières pages du Livre Second et les trois dernières du Livre Troisième. C'est tout ce que je sais de *La Nature des Dieux*.

Les intrus ne sont pas venus me chercher. Je les vois apparaître et disparaître sur les bords de la colline. Notre âme est si imparfaite (et peut-être aussi à cause des moustiques), que j'ai eu soudain la nostalgie du passé, alors que je vivais sans l'espérance de Faustine mais aussi sans angoisse. J'ai eu la nostalgie de ce moment où je me

suis vu installé de nouveau au musée, maître d'une solitude domestiquée.

Je me rappelle maintenant à quoi je pensais avant-hier soir, dans cette chambre éclairée avec insistance ; c'était à la nature de ces intrus, aux relations que j'ai eues avec eux. J'échafaudais plusieurs explications : Il est possible que je sois atteint de la fameuse peste ; d'où ses effets d'une part sur l'imagination les gens, la musique, Faustine ; d'autre part sur le corps : d'horribles lésions, peut-être, signes avant-coureurs de la mort, que les effets énumérés ci-dessus ne me permettraient pas de déceler.

Il est possible aussi que l'air corrompu des basses terres, joint à une alimentation déficiente, m'aient rendu invisible. Les intrus ne m'ont pas vu (ou alors ils possèdent une maîtrise de soi surhumaine) ; j'écarte, avec la secrète satisfaction d'agir sagement, tout soupçon de simulation organisée, policière. Objection : je ne suis pas invisible pour les oiseaux, les lézards, les rats, les moustiques.

Il me vint encore à l'esprit (bien confusément), qu'il pouvait s'agir d'êtres d'une autre nature, d'une autre planète, munis d'yeux mais qui n'étaient pas faits pour voir ; d'oreilles, mais qui n'étaient pas faites pour entendre. Je me rappelai qu'ils parlaient un français correct. Je poussai plus loin mes divagations : j'imaginai que cette langue pouvait être un lien entre nos deux mondes, destinée à des fins précises.

Et voici la quatrième hypothèse : je l'expose pour sacrifier à ma manie de raconter mes songes. Hier soir, j'ai fait ce rêve :

J'étais dans un asile d'aliénés. Après une longue consultation (le procès ?) avec un médecin, ma famille m'avait conduit là. Le directeur était Morel. Par moments, je savais que j'étais dans l'île ; par moments, je croyais être dans l'asile ; par moments, j'étais le directeur de l'asile.

Je ne crois pas nécessaire de prendre un songe pour la réalité, ni la réalité pour de la folie.

Cinquième hypothèse : les intrus seraient un groupe de morts et moi, un voyageur, comme Dante ou Swedenborg, ou bien un autre mort, d'une autre caste, à une phase différente de sa

métamorphose ; cette île serait le purgatoire ou le ciel de ces morts ce qui implique la possibilité de plusieurs ciels. S'il n'y en avait qu'un, et que tout le monde y aille, et que nous y attende un mariage enchanteur et tous les mercredis littéraires, nous serions nombreux à n'être plus morts.

Je comprenais maintenant pourquoi, dans les romans, les fantômes d'ordinaire se plaignent. Les morts continuent leur existence au milieu des vivants. Il leur coûte de changer leurs habitudes, de renoncer au tabac, à leur prestige de violateurs de femmes. Je fus horrifié (mais ne me jouais-je pas la comédie à moi-même ?) à l'idée d'être invisible ; horrifié à l'idée que Faustine, si proche, pût se trouver sur une autre planète (le nom de Faustine me rendit mélancolique) ; mais je suis mort, je suis hors d'atteinte (je verrai Faustine, je la verrai s'en aller et mes signaux, mes supplications, mes voies de fait ne l'atteindront pas) ; ces horribles solutions-là sont des espérances frustrées.

Le maniement de ces idées me procurait une réelle euphorie. J'accumulai les preuves qui présentaient ma relation avec les intrus, comme une relation entre êtres vivant sur des plans distincts. Une catastrophe avait pu fondre sur cette île dont les morts qui l'habitent (moi et les animaux), n'avaient pas eu conscience ; les intrus seraient arrivés par la suite.

Que je fusse mort ! Combien cette éventualité m'enthousiasma (vaniteusement, littérairement) !

Je récapitulai ma vie. Mon enfance, guère stimulante, avec les promenades du soir sur le Paseo del Paraiso ; le temps qui avait précédé ma détention, comme étranger à moi-même ; ma longue fuite ; les mois passés sur cette île. La mort avait eu deux occasions de s'emmêler à mon histoire. D'abord lors des journées qui précéderent l'arrivée de la police dans la chambre de l'infécté pension de famille, rose et puante, que j'habitais, 11, rue de l'Ouest, en face de la Pastora (le procès aurait eu lieu devant les juges éternels ; ma fuite et mes voyages seraient le voyage au ciel, en enfer ou au purgatoire, selon ma condamnation). L'autre occasion qu'avait eue la mort d'intervenir pouvait être le voyage en canot. Le soleil faisait fondre mon crâne et quoique j'aie ramé jusqu'ici, j'ai dû perdre conscience bien avant d'arriver. Tous les souvenirs de ces journées

sont vagues, à l'exception d'une clarté infernale, du balancement et du bruit de l'eau, d'une souffrance plus grande que toutes nos réserves de vie.

Je songeais à cela depuis longtemps, au point que je m'en fatiguai et que je poursuivis avec moins de logique : je ne pouvais être mort avant l'apparition des intrus ; dans la solitude, il est impossible d'être mort. Pour ressusciter je dois supprimer les témoins. Ce sera une extermination facile. Je n'existe pas : ils ne soupçonneront pas leur destruction.

Je pensais aussi à autre chose, à une incroyable entreprise d'extase très intime, comme d'un rêve, que je me racontais seulement à moi-même.

C'est dans ces moments d'extrême angoisse que j'ai imaginé ces explications vaines et injustifiables. L'homme et le coït ne supportent pas de trop longues intensités.

Je vis dans un enfer. Les soleils sont accablants. Je ne me sens pas bien. J'ai mangé quelques bulbes fort fibreux semblables à des navets.

Les soleils étaient au zénith, l'un au-dessus de l'autre lorsque, à l'improviste (je crois n'avoir pas cessé, jusqu'à cet instant, de regarder la mer), un bateau est apparu tout près, au milieu des récifs. C'était comme si je m'étais endormi (les mouches elles-mêmes volent endormies sous ce double soleil) et que je me fusse réveillé, des secondes ou des heures après, sans m'être rendu compte que j'avais dormi ou que je me réveillais. C'était un bateau blanc, un cargo. *C'est ma fin*, pensai-je irrité. *Ils viennent sans doute pour exploiter l'île*. La cheminée, jaune – comme sur les navires de la Royal Mail ou de la Pacific Line – très haute, siffla trois coups. Les intrus se pressèrent sur les bords de la colline. Quelques femmes firent des signaux avec leurs foulards.

La mer était immobile. Du bateau, on mit à l'eau un canot automobile. Il fallut près d'une heure pour faire fonctionner le moteur. Un marin, habillé en officier ou en capitaine, débarqua dans l'île. Les autres retournèrent au bateau.

L'homme gravit la colline. Si grande était ma curiosité qu'en dépit de mes douleurs et de ces bulbes difficiles à digérer, je grimpai par un autre côté. Je le vis saluer respectueusement. On lui demanda s'il

avait fait bon voyage ; s'il avait *tout obtenu* à Rabaul. J'étais derrière un phœnix agonisant, sans crainte d'être vu (il me paraissait inutile de me cacher). Morel conduisit l'homme jusqu'à un banc. Ils se mirent à parler.

Je savais déjà à quoi m'en tenir au sujet de ce bateau. Il devait appartenir aux intrus ou à Morel. Il venait les chercher.

J'ai trois possibilités, pensai-je. Enlever Faustine, me glisser dans le bateau, la laisser s'en aller.

Si je l'enlève, on ira à sa recherche ; on finira tôt ou tard par nous découvrir. Ne trouverai-je pas dans toute l'île un endroit pour la cacher ? Je me souviens que mon visage se contractait de douleur, tant était grand mon effort pour m'obliger à penser.

J'eus, aussi, l'idée de la tirer hors de sa chambre aux premières heures de la nuit, et de m'en aller avec elle à la rame, dans le canot avec lequel j'étais venu de Rabaul. Mais, où aller ? Le miracle du premier voyage se répéterait-il ? Comment m'orienter ? Me lancer à l'aventure avec Faustine compenserait-il les souffrances infinies qu'il faudrait endurer dans ce canot au milieu de l'océan ? Ou bien très brèves, les souffrances : il était possible que nous coulions à quelques mètres de la côte.

Si je réussissais à me glisser dans le bateau, je serais découvert. Restait la possibilité de parler, de demander que l'on appelle Faustine ou Morel, et de leur expliquer ma situation. Peut-être aurais-je le temps, si mon histoire était mal accueillie, de me tuer ou de me faire tuer avant d'arriver au premier port possédant une prison.

Il faut que je me décide, pensai-je.

Un homme grand, vigoureux, le visage coloré, la barbe noire et mal soignée, d'allure efféminée, s'approcha de Morel et lui dit :

— Il se fait tard. Nous avons encore à nous préparer.

Morel répondit :

— Un moment !

Le capitaine se leva ; Morel, se dressant à demi, continua de lui parler avec insistance. Il lui donna quelques tapes sur l'épaule puis se tourna vers le gros, tandis que l'autre le saluait, et lui demanda :

— On y va ?

Le gros regarda avec un sourire interrogateur le jeune homme aux cheveux bruns et aux sourcils touffus et répéta :

— On y va ?

Le jeune homme acquiesça.

Tous trois coururent vers le musée, sans s'occuper des dames. Le capitaine s'approcha d'elles en souriant poliment. Le groupe suivit très lentement les messieurs.

Moi, je ne savais que faire. La scène, bien que ridicule, m'alarmait. A quoi donc allaient-ils se préparer ? Je n'étais pas ému. Je pensai que si je les avais vus partir avec Faustine j'aurais tout de même laissé se consommer l'horrible arrachement, sans sortir de mon inaction, de ma légère nervosité.

Par bonheur, le moment n'était pas venu. La barbe et les maigres jambes de Morel apparurent au loin. Faustine, Dora, la femme que j'avais un soir entendue parler d'histoires de revenants, Alec, et les trois hommes qui s'étaient trouvés là il y a un instant descendaient en costume de bain vers la piscine. Je courus d'un buisson à l'autre, pour mieux voir. Les femmes trottaient souriantes ; les hommes faisaient des sauts, comme pour lutter contre un froid inconcevable sous ce régime de deux soleils. Je prévoyais la désillusion qu'ils auraient en se penchant au-dessus de la piscine. Depuis que je ne la change pas, l'eau est impénétrable du moins pour un être normal : verte, opaque, couverte d'écume, avec de grands arbustes qui ont poussé monstrueusement, pleine d'oiseaux morts, et, sans doute, de vipères et de crapauds vivants.

A demi nue, Faustine est infiniment belle. Elle affichait cet air ravi, un peu stupide, des gens qui se baignent en public. Elle fut la première à plonger. Je les entends rire et agiter l'eau.

Dora et la vieille femme sortirent les premières. La vieille, avec de grands mouvements de bras, se mit à compter :

— Un, deux, trois.

Les autres, sûrement, faisaient une course ; les hommes sortirent exténués. Faustine resta encore un moment dans l'eau.

Entre-temps, les marins avaient débarqué. Ils se mirent à parcourir l'île. Je me dissimulai derrière des bouquets de palmiers.

Je vais rapporter très fidèlement les faits dont j'ai été témoin entre hier soir et ce matin, des faits si invraisemblables, que la réalité

n'a pas dû les produire sans mal... Il apparaîtrait maintenant que la véritable situation ne soit pas celle qui a été décrite dans les pages précédentes ; que la situation que je vis ne soit pas celle que je crois vivre.

Quand les baigneurs furent partis s'habiller, je décidai de veiller jour et nuit. Cependant, je considérai bien vite que cette mesure ne se justifiait pas.

Je m'en allais, lorsque le jeune homme aux sourcils touffus et aux cheveux noirs se montra. Une minute plus tard, je surpris Morel qui faisait le guet, caché dans l'embrasement d'une fenêtre. Morel descendit les marches du perron. Je n'étais pas loin. Je pus entendre :

— Je n'ai pas voulu parler parce qu'il y avait du monde. J'ai à vous parler de quelque chose, à vous et à quelques autres.

— Allez-y.

— Pas ici, dit Morel, scrutant les arbres avec méfiance. Cette nuit, lorsque tout le monde s'en ira, restez.

— Mort de sommeil ?

— Tant mieux. Le plus tard possible sera le mieux. Mais, surtout, soyez discret. Je ne veux pas que les femmes soient au courant. L'hystérie me rend hystérique. Bonsoir.

Il s'éloigna en courant. Avant d'entrer dans la maison il regarda derrière lui. Le jeune homme commençait à monter les marches. Morel, de quelques gestes, l'arrêta et l'autre s'en alla faire un tour, les mains aux poches, en sifflant maladroitement.

J'essayai de réfléchir à ce que j'avais vu, mais le cœur n'y était pas. Je me sentais inquiet.

Il s'écoula environ un quart d'heure.

Un autre barbu, un gros homme chenu, dont je n'ai pas encore parlé dans ce rapport, apparut au bout du perron et promena au loin un regard circulaire. Il descendit, puis demeura en face du musée, immobile, apparemment troublé.

Morel revint. Ils s'entretenaient une minute. Je pus entendre :

— ... si je vous disais que tous vos actes et vos paroles étaient enregistrés ?

— Cela importerait peu.

Je me demandai s'ils avaient découvert mon journal. Je résolus de me tenir en état d'alerte. Repousser les tentations de la fatigue et de

la distraction. Ne pas me laisser surprendre.

Le gros resta de nouveau seul, indécis. Morel apparut avec Alec (jeune, oriental et olivâtre). Ils s'en allèrent tous les trois.

Alors sortirent des messieurs et des serviteurs, ceux-ci portant des chaises de paille qu'ils placèrent à l'ombre d'un arbre à pain, grand et malade. (J'en ai vu quelques exemplaires moins développés dans une vieille villa, à Los Teques). Les dames occupèrent les chaises ; autour d'elles, les hommes s'étendirent sur le gazon. Je me remémorai d'autres soirs dans la patrie.

Faustine passa, se rendant aux rochers. Qu'il est gênant d'aimer ainsi cette femme ! (et ridicule : nous ne nous sommes par parlé une seule fois). Elle portait une robe de tennis, la tête ceinte d'un foulard presque violet. J'imagine ce que représentera pour moi le souvenir de ces foulards, lorsque Faustine sera partie !

J'avais envie de m'offrir à lui porter son sac ou sa couverture. Je la suivais de loin ; je la vis poser le sac sur un rocher, étendre la couverture ; demeurer immobile à contempler la mer ou le soir, leur imposant son calme.

La suprême occasion de tenter ma chance avec Faustine m'échappait. J'aurais pu me mettre à genoux, lui avouer ma passion, mon existence. Je ne le fis pas. Cela ne me sembla pas habile. Il est certain que les femmes accueillent tout naturellement n'importe quel hommage. Mais il valait mieux laisser la situation s'éclaircir d'elle-même. Un inconnu qui se met à vous raconter sa vie, à vous dire spontanément qu'il a été emprisonné, condamné à perpétuité, et que vous êtes sa raison d'être, vous paraît plutôt suspect. On craint que tout cela ne soit qu'un *chantage* pour vous vendre un portemine avec une inscription « Bolivar 1783-1830 », ou une bouteille contenant un voilier. Une autre méthode serait de lui parler en regardant la mer, comme un fou très contemplatif et candide : faire quelques commentaires sur les deux soleils, sur notre goût pour les crépuscules ; attendre un peu ses questions ; lui expliquer, en tout cas, que je suis écrivain, que j'ai toujours désiré vivre dans une île solitaire ; lui confesser ma colère à l'arrivée de ses compagnons ; lui raconter comment je me trouve confiné dans la partie inondée de l'île (ce qui permettrait d'agréables explications sur les basses terres et leurs calamités) ; j'en arriverai ainsi à la déclaration : à savoir que

maintenant je crains que ses compagnons s'en aillent, que vienne un crépuscule sans la joie accoutumée de la voir.

Elle se leva. Je m'énervai à l'extrême (comme si Faustine avait entendu ce que j'étais en train de penser, comme si je l'avais offensée). Elle s'en alla prendre un livre qu'elle avait laissé, dépassant le sac, sur un autre rocher, à environ cinq mètres de là. Elle revint s'asseoir. Elle ouvrit le livre, posa la main sur une page, demeura ainsi, comme assoupie, à regarder le soir.

Lorsque le plus faible des soleils se coucha, Faustine se leva de nouveau. Je la suivis... je courus, je me jetai à genoux et lui dis, lui criai presque :

— Faustine, je vous aime.

Je fis cela parce que je pensai que le mieux était, peut-être, de tirer parti de l'inspiration du moment, dont la sincérité passerait dans ma voix. Je n'en connaîtrai jamais le résultat. Des pas, une ombre épaisse me mirent en fuite. Je me cachai derrière un palmier. Si bruyante était ma respiration, que j'avais peine à entendre ce qui se disait.

Morel expliquait qu'il avait besoin de lui parler. Faustine répondit :

— Bien, allons au musée. (Cela, je l'entendis très distinctement.)

Il y eut un bref échange de répliques. Morel s'insurgeait :

— Je veux profiter de cette occasion... hors du musée et des regards de nos amis.

Je l'entendis également dire : ... *te mettre en garde ; tu es un autre genre de femme ; contrôle des nerfs...*

Je puis affirmer que Faustine refusa obstinément de rester. Morel insista :

— Cette nuit, lorsque tout le monde s'en ira, fais-moi la grâce de rester.

Ils continuèrent à se promener entre les palmiers et le musée. Morel parlait beaucoup, en gesticulant. Dans l'un de ses mouvements, il saisit le bras de Faustine. Puis ils marchèrent en silence.

Lorsque je les vis rentrer dans le musée, je me dis que je ferais bien de me préparer quelque chose à manger, pour être en forme toute la nuit et pouvoir veiller.

Tea for Two et *Valencia* se prolongèrent jusqu'au-delà de l'aube. Moi, malgré mes résolutions, j'avais peu mangé. Le spectacle de ces gens occupés à danser, la vue et le goût de ces feuilles visqueuses, de ces racines au goût de terre, de ces bulbes coriaces garnis de véritables écheveaux de fils, ne contribuèrent pas peu à me déterminer à entrer dans le musée pour y chercher du pain et une nourriture plus substantielle.

J'y pénétrai à minuit, par la cave à charbon. Il y avait des domestiques dans l'office et dans la réserve. Je décidai de me cacher, en attendant que tout le monde s'en allât se coucher. Peut-être pourrais-je entendre ce que Morel voulait dire en particulier à Faustine, au jeune homme aux sourcils, au gros, à l'olivâtre Alec. Je volerais ensuite quelques aliments et chercherais le moyen de sortir.

En réalité, la déclaration de Morel m'importait peu. J'étais affolé par la présence de ce bateau près du rivage, par l'imminent, l'irréversible départ de Faustine !

En traversant le hall, je vis un fantôme de ce traité de Belidor que j'avais emporté quinze jours auparavant ; il était sur la même console de marbre vert. Je tâtai ma poche : je sortis le livre ; je les comparai : ce n'étaient pas deux exemplaires du même livre, mais deux fois le même exemplaire ; avec la même tache d'encre bleu ciel entourant d'un nuage le mot *Perse*, la même déchirure oblique sur le coin inférieur de la page de garde, dans un pli... Je parle d'une identité extérieure... Il ne me fut pas possible de toucher au livre qui se trouvait sur la table. Je dus me cacher précipitamment pour n'être pas découvert (tout d'abord par quelques femmes ; puis par Morel). Je traversai le salon à l'aquarium et me glissai dans la chambre verte, dans le paravent (il formait comme une petite maison). Par une fente, je pouvais voir le salon à l'aquarium.

Morel donnait des ordres :

— Vous me mettez ici une table et une chaise.

Ils disposèrent les autres chaises en rangs, devant la table, comme dans une salle de conférences.

Il était très tard lorsqu'ils firent presque tous leur entrée. Il y eut quelque brouhaha, quelques mouvements de curiosité, quelques

sourires forcés ; mais ce qui prédominait, c'était le laisser-aller paisible de la fatigue.

— Personne ne peut manquer, dit Morel. Je ne commencerai pas avant que tout le monde soit là.

— Il manque Jane.

— Il manque Jane Gray.

— Cela ne m'étonne pas.

— Il faut aller la chercher.

— Qui la tirera maintenant du lit ?

— Elle ne peut pas manquer.

— Elle dort.

— Je ne commencerai pas, si je ne la vois pas ici.

— Je vais la chercher, dit Dora.

— Je t'accompagne, dit le jeune homme aux gros sourcils.

J'ai voulu transcrire cette conversation fidèlement. Si elle ne paraît pas naturelle, à présent, la faute en est à mon manque d'art ou à ma mémoire. Elle fut naturelle. En voyant ces gens, en écoutant cette conversation, personne ne pouvait s'attendre à un événement magique, ni à la négation de la réalité qui vint ensuite (bien que tout se déroulât sur un aquarium illuminé, sur des poissons aux étranges nageoires et des lichens, au milieu d'une forêt de colonnes noires).

Morel parla avec quelques personnes que je ne pus distinguer :

— Fouillez toute la maison, s'il le faut. Je l'ai vu entrer dans cette pièce il y a déjà quelque temps.

De qui parlait-il ? Je crus alors que l'intérêt que je portais à la conduite des intrus allait être satisfait pour toujours.

— Nous avons parcouru toute la maison, dit une voix rudimentaire.

— Peu importe. Amenez-le, répondit Morel.

Je me voyais déjà acculé. Je voulais sortir. Je me retins.

Je m'étais rappelé que les chambres à miroirs étaient des enfers aux tortures raffinées. Je commençais à avoir chaud.

Dora et le jeune homme revinrent, avec une vieille femme alcoolique (j'avais vu cette femme à la piscine), des serviteurs selon toute apparence, qui s'offraient à aider ; ils s'approchèrent de Morel ; l'un d'eux dit :

— Impossible de rien faire !

(Je reconnus la voix rudimentaire de tout à l'heure.)

Dora cria à Morel :

— Haynes est en train de dormir dans la chambre de Faustine. Personne ne sera capable de le tirer de là.

Avaient-ils donc voulu parler de Haynes ? Je ne pensai pas qu'il pouvait y avoir quelque relation entre les paroles de Dora et la conversation de Morel avec les hommes.

Ils parlaient de chercher quelqu'un, et moi j'étais effrayé, prêt à découvrir partout des allusions ou des menaces. Je me dis maintenant que je n'ai peut-être jamais attiré l'attention de ces gens... Bien mieux, je sais maintenant qu'ils ne sauraient me chercher. En suis-je bien sûr ? Un homme de bon sens peut-il croire ce que j'ai entendu la nuit dernière, ce que j'imagine savoir ? Me conseillerait-il de me délivrer du cauchemar qui me fait voir en tout une machination organisée pour me capturer ?

Si c'était une machination destinée à me capturer, pourquoi l'avoir imaginée si compliquée ? Pourquoi ne pas me mettre tout simplement la main au collet ? Ne serait-ce pas folie que d'avoir monté cette laborieuse représentation ?

Nos habitudes impliquent un certain ordre dans la succession des choses, une vague cohérence de l'Univers. Or, voici que la réalité se propose à moi changée, irréelle. Quand un homme se réveille ou meurt, il met un certain temps à se défaire des terreurs du rêve, des préoccupations et des manies de la vie. Il faut que je perde maintenant l'habitude d'avoir peur de ces gens.

Morel tenait à la main des feuilles de papier pelure jaune, écrites à la machine. Il les avait tirées d'une coupe en bois placée sur la table. Dans la coupe, il y avait un grand nombre de lettres attachées par des épingles à des coupures d'annonces parues dans les revues *Yachting* et *Motor Boating*. Elles demandaient les prix des bateaux d'occasion avec les conditions de vente, des indications pour aller les visiter. J'en avais lu un certain nombre.

— Haynes n'a qu'à continuer à dormir, dit Morel. Il est trop lourd, et si on va le chercher, nous ne commencerons jamais.

Morel étendit les bras et dit d'une voix entrecoupée :

— Je dois vous faire une déclaration.

Il sourit nerveusement :

— Ce n'est pas grave. Pour ne pas commettre d'inexactitudes, j'ai préféré vous la lire. Ecoutez, je vous prie.

Il se mit à lire les feuillets jaunes qu'il rangeait, au fur et à mesure, dans une chemise. Ce matin, lorsque je me suis échappé du musée, ils étaient sur la table. C'est là que je les ai pris ^[4].

« Il faudra que vous me pardonniez cette scène, d'abord ennuyeuse puis terrible. Nous l'oublierons. L'oubli, associé au souvenir de la bonne semaine que nous avons vécue, atténuera son importance.

« J'avais résolu de ne rien vous dire. Vous n'auriez pas passé par une inquiétude toute naturelle. J'aurais disposé de vous tous, jusqu'au dernier moment, sans rébellion. Mais comme vous êtes des amis, vous avez le droit de savoir. »

Il s'interrompait, roulait les yeux, souriait, tremblait, puis il reprenait avec force :

« Mon abus consiste à vous avoir photographiés sans autorisation. Car je dois vous dire qu'il ne s'agit pas d'une photographie comme les autres ; il s'agit de ma dernière invention, nous serons vivants, sur cette photographie, à jamais. Imaginez une scène sur laquelle serait représentée toute notre vie durant ces sept jours. C'est nous qui jouons. Tous nos actes ont été enregistrés. »

— Quelle impudeur ! s'écria un homme aux moustaches noires et aux dents proéminentes.

— J'espère qu'il s'agit d'une plaisanterie, dit Dora.

Faustine ne souriait pas. Elle paraissait indignée.

« J'aurais pu vous dire, à notre arrivée : nous vivrons pour l'éternité. Peut-être aurions-nous tout gâté, nous forçant à une gaieté continuelle. J'ai pensé que si nous ne nous sentions pas obligés d'utiliser au mieux notre temps, quelle que soit la semaine que nous passerions ensemble, elle serait agréable. N'en fut-il pas ainsi ?

« Eh bien, je vous ai procuré une éternité agréable.

« Assurément, les œuvres des hommes ne sont point parfaites. Quelques amis nous manquent. Claude s'est excusé : il travaille à l'hypothèse – sous forme d'un roman et d'un précis de théologie – d'un désaccord entre Dieu et l'individu ; hypothèse qui lui semble

propre à le rendre immortel, et il n'a pas voulu interrompre son travail. Madeleine, voici deux ans qu'elle ne va plus à la montagne ; elle craint pour sa santé. Leclerc s'est engagé auprès des Davies à se rendre en Floride. »

Il ajouta :

— Le pauvre Charlie, naturellement...

Au ton de ces paroles, qui mettait l'accent sur le mot *pauvre*, au silence solennel, accompagné de quelques changements d'attitude et bruits de chaises déplacées, qui suivit, je déduisis que ce Charlie était mort ; plus précisément encore : mort récemment.

Puis, comme s'il voulait alléger l'atmosphère, Morel dit :

— Mais je l'ai gardé. Si quelqu'un veut le voir, je puis le lui montrer. Ce fut l'un des premiers essais qui me donna un bon résultat.

Il s'arrêta. Je crois qu'il se rendit compte du nouveau changement qui se faisait dans l'auditoire. (Celui-ci avait tout d'abord passé d'un ennui poli au chagrin, joint à une légère réprobation pour le goût douteux qu'il y avait à introduire un mort au milieu d'une plaisanterie ; la salle était maintenant perplexe presque horrifiée.)

Morel se replongea précipitamment dans ses feuillets jaunes.

« Mon cerveau ne connaît, depuis longtemps, que deux occupations essentielles : penser à mes inventions et penser à... » Morel me parut regagner nettement la sympathie de la salle. « Par exemple : je découpe les pages d'un livre, je me promène, je bourre ma pipe, et j'imagine une vie heureuse, une vie conjugale avec... »

Chaque interruption provoquait une salve d'applaudissements.

« Lorsque je complétais mon invention, il me vint à l'esprit, d'abord comme un simple thème pour l'imagination, puis comme un incroyable projet, de donner une réalité perpétuelle à ma fantaisie sentimentale...

« Parce que je me croyais supérieur, et convaincu qu'il est plus facile de rendre une femme éprise que de fabriquer des cieux, je voulus agir sans plan préconçu. Hélas ! Les espoirs de la rendre éprise de moi ont été bien déçus ; je n'ai même plus sa confiante amitié ; j'ai perdu le soutien, le courage nécessaire pour affronter la vie.

« Il convenait de suivre une tactique. De tracer des plans. » (Morel changea de ton, comme s'il voulait effacer l'impression de gravité produite par ses paroles.) « Selon mes premiers plans, ou je parvenais à la convaincre de venir seule avec moi (ce fut impossible : je ne l'ai pas vue seule depuis que je lui ai avoué mes sentiments), ou je l'enlevais (nous nous serions disputés éternellement). Notez que, pour une fois, il n'y a aucune exagération dans le mot *éternellement*. » Il changea considérablement ce paragraphe à la lecture. Il a dit – me semble-t-il – qu'il avait pensé l'enlever... puis il a risqué quelques plaisanteries.

« Je vais vous expliquer maintenant mon invention. »

Jusqu'ici, comme on voit, un discours incohérent et répugnant. Morel, savant mondain, lorsqu'il laisse de côté les sentiments et déballe son sac de vieilles ficelles, devient plus précis ; sa prose continue d'être désagréable, trop riche en mots techniques, et s'essouffant vainement vers un certain élan oratoire, mais elle est plus claire. Le lecteur en jugera :

« Quel est le rôle de la radiotéléphonie ? Supprimer, en ce qui concerne l'ouïe, une absence déterminée : au moyen d'émetteurs et de récepteurs, nous pouvons lier une conversation dans cette pièce avec Madeleine et bien que celle-ci se trouve à plus de vingt mille kilomètres d'ici, aux environs de Québec. La télévision remplit la même fonction en ce qui concerne la vue. Travailler avec des vibrations plus rapides ou plus lentes, c'est pénétrer dans le domaine des autres sens ; de tous les autres sens.

« Le tableau scientifique des moyens de remédier aux absences s'établissait récemment à peu près comme suit :

« En ce qui concerne la vue : la télévision, la cinématographie, la photographie.

« En ce qui concerne l'ouïe : la radiotéléphonie, le phonographe, le téléphone^[5].

« Conclusion :

« La science, jusqu'à ces tout derniers temps, s'était bornée à combler, pour la vue et l'ouïe, les absences spatiales et temporelles.

Le mérite de la première partie de mes travaux consiste à avoir mis fin à une paresse qui traînait déjà le poids de la tradition, et à avoir continué avec logique, sur des voies presque parallèles, les raisonnements et les renseignements des savants qui ont amélioré le monde grâce aux inventions que je viens d'énumérer.

« Je veux exprimer ma gratitude envers les industriels qui, tant en France (Société Clunie), qu'en Suisse (Schwachter, de Saint-Gall), ont compris l'importance de mes recherches et m'ont ouvert les portes de leurs laboratoires en me garantissant le secret. L'attitude de mes collègues ne mérite pas les mêmes sentiments.

« Lorsque je suis allé jusqu'en Hollande pour m'entretenir avec le célèbre électrotechnicien Jean van Heuse, inventeur d'une machine rudimentaire qui permettrait de déceler si un témoin ment, je trouvai auprès de lui beaucoup de bonnes paroles mais, je dois le dire, une basse méfiance.

« Depuis lors, j'ai travaillé seul.

« Je me mis à rechercher des ondes et des vibrations encore jamais atteintes, à imaginer des instruments pour les capter et les transmettre. J'obtins, avec une relative facilité, les sensations olfactives ; les sensations thermiques et tactiles proprement dites requièrent toute ma persévérance.

« Il fallut, en outre, perfectionner les moyens existants. Les meilleurs résultats avaient été obtenus par les fabricants de disques de phonographe. Depuis longtemps on pouvait affirmer que, pour ce qui est de la voix, nous avons vaincu la mort. En revanche, la photographie et le cinéma avaient conservé les images de façon fort imparfaite. J'orientai cette partie de mon travail vers la captation des images qui se forment dans les miroirs.

« Devant mes appareils, une personne, un animal ou une chose sont comparables à une station qui émet le concert que vous écoutez à la radio. Si vous ouvrez le récepteur des ondes olfactives, vous respirerez le parfum du bouquet de jasmin que Madeleine porte à son corsage, sans la voir, elle. En ouvrant le secteur des ondes tactiles, vous pourrez caresser sa chevelure, douce et invisible, et apprendre, comme les aveugles, à connaître les choses avec vos mains. Mais si vous ouvrez le jeu complet des récepteurs, Madeleine apparaît complète, reproduite dans sa totalité, identique à elle-même ; vous ne

devez pas oublier qu'il s'agit d'images extraites des miroirs, parfaitement synchronisées avec les sons, la résistance au toucher, la saveur, les odeurs, la température. Pas un seul témoin n'admettra qu'il s'agit là d'images. Et si maintenant apparaissent les nôtres, vous-mêmes ne me croirez pas. Il vous en coûtera moins de penser que j'ai engagé une compagnie d'acteurs, d'incroyables sosies.

« Cela, c'est la première partie de la machine ; la deuxième partie enregistre et la troisième projette. Celle-ci n'exige ni écran ni papier ; ses projections sont bien accueillies par l'espace tout entier, de jour comme de nuit. Pour la clarté, je comparerai les parties de la machine avec : l'appareil de télévision qui reproduit les images d'émetteurs plus ou moins éloignés ; la caméra qui prend un film des images transmises par l'appareil de télévision ; le projecteur de cinéma.

« Je pensais coordonner les réceptions de mes appareils et prendre des scènes de notre vie : une soirée avec Faustine, des moments de conversation avec vous tous ; j'aurais composé de la sorte un album de présences très nettes et durables, qui serait un legs de certains moments à d'autres moments, agréable aux fils, aux amis et aux générations qui auraient d'autres coutumes.

« J'imaginai en effet qu'alors que les reproductions des objets sont les objets – comme la photographie d'une maison est un objet qui en représente un autre – les reproductions d'animaux et de plantes ne seraient pas des animaux ni des plantes. J'étais sûr que mes simulacres de personnes manqueraient de la conscience de soi (comme les personnages d'un film de cinéma).

« J'eus une surprise : après beaucoup de travail, en coordonnant harmonieusement les données de mes appareils, je me trouvai en présence de personnes reconstituées, qui disparaissaient si je débranchais l'appareil de projection ; elles ne vivaient que les moments écoulés durant que la scène avait été prise et, ceux-ci terminés, elles les reprenaient du début, comme s'il s'agissait d'un disque ou d'un film qui, arrivé au bout, recommencerait indéfiniment ; mais nul ne pouvait les distinguer des personnes vivantes (on les voit qui semblent se déplacer dans un autre monde, fortuitement abordé par le nôtre). Si nous accordons la conscience, et tout ce qui nous distingue des objets, aux personnes qui nous entourent, aucun

argument valable et sans réplique ne nous permettra de la refuser aux personnes créées par mon appareil.

« Les sensations coordonnées, l'âme surgit. Il fallait s'y attendre. Madeleine était là pour la vue, Madeleine était là pour l'ouïe, Madeleine était là pour le goût, Madeleine était là pour l'odorat, Madeleine était là pour le toucher : voici Madeleine. »

J'ai signalé que la littérature de Morel est désagréable, riche en mots techniques, et qu'elle recherche en vain un certain élan oratoire. Quant au ridicule, inutile de le relever, il apparaît tout seul :

« Il vous coûte d'admettre un système de reproduction de la vie si mécanique et artificiel ? Rappelez-vous que, dans notre incapacité de les voir, les mouvements du prestidigitateur deviennent de la magie.

« Pour faire des reproductions vivantes, il me faut des émetteurs vivants. Je ne crée pas la vie.

« Ne faut-il pas appeler vie ce qui demeure latent dans un disque, ce qui se révèle quand fonctionne la machine du phonographe, quand je tourne une clef ? Insisterai-je sur le fait que toutes les vies, comme dans ce conte du mandarin chinois, dépendent de boutons, que des êtres inconnus peuvent pousser ? Et vous-mêmes, combien de fois n'avez-vous pas interrogé le destin des hommes, n'avez-vous pas agité de vieilles questions : Où allons-nous ? Où demeurons-nous, – telles sur un disque des musiques encore inouïes – jusqu'à ce que Dieu nous fasse naître ? Ne percevez-vous pas un parallélisme entre le destin des hommes et celui de mes images ?

« L'hypothèse, selon laquelle mes images ont une âme, paraît confirmée par les effets de ma machine sur les personnes, les animaux et les végétaux émetteurs.

« Il est clair que je n'obtins pas ces résultats sans beaucoup d'échecs partiels. Je me rappelle que je fis mes premiers essais sur des employés de la maison Schwachter. Sans les prévenir j'ouvrais les machines et les prenais en train de travailler. Toutefois, il y avait encore des lacunes dans le récepteur ; il ne coordonnait pas harmonieusement ses données : dans certains cas, par exemple, l'image ne coïncidait pas avec la résistance au toucher ; parfois, les erreurs sont imperceptibles pour des témoins non spécialisés ; en d'autres occasions, l'écart est important. »

Stoever demanda :

— Peux-tu nous montrer ces premières images ?

— Si vous me le demandez, pourquoi pas ? Mais je vous préviens que quelques-uns des fantômes sont légèrement monstrueux, répondit Morel.

— Très bien, dit Dora, qu'il les montre. Un peu de diversion ne fait jamais de mal.

— Je veux les voir, continua Stoever, parce que je me rappelle qu'il y a eu chez Schwachter certaines morts qui sont restées inexplicables.

— Je te félicite, dit Alec en saluant. Nous avons trouvé un croyant. Stoever répondit avec sérieux :

— Imbécile, tu n'as rien compris : Charlie aussi a été enregistré. Quand Morel était à Saint-Gall, les employés de l'usine Schwachter se sont mis à mourir. J'ai vu leurs photographies dans des revues. Je les reconnaîtrai.

Morel, tremblant et menaçant, quitta la pièce. Ce fut un concert d'exclamations :

— C'est malin ! dit Dora, tu l'as offensé. Il faut aller le chercher.

Stoever insista :

— Mais vous ne comprenez donc pas ?

— Morel est sensible. Je ne vois pas quel besoin il y avait de l'insulter.

— Vous ne comprenez donc pas, hurla Stoever, furieux. Il a pris Charlie avec son appareil, et Charlie est mort ; il a pris des employés de la maison Schwachter, et il y a eu des morts mystérieuses parmi ces employés. Et voici qu'il déclare qu'il nous a pris, nous !

— Et nous ne sommes pas morts, dit Irène.

— Lui aussi, il s'est pris.

— Personne ne comprend donc que tout ça n'est qu'une plaisanterie ?

— Rien que le fait que Morel s'est mis en colère... Moi, je ne l'ai jamais vu en colère.

— Il faut reconnaître que Morel s'est mal conduit, dit l'homme aux dents proéminentes. Il aurait pu nous prévenir.

— Je vais le chercher, dit Stoever.

— Reste là ! cria Dora.

— J'irai, moi, dit l'homme aux dents proéminentes ; non pas pour l'insulter, mais pour lui demander de nous excuser et de continuer.

Ils entourèrent Stoever. Ils s'efforçaient de le calmer, excités.

Au bout d'un moment, l'homme aux dents proéminentes revint.

— Il ne veut pas venir. Il nous demande de l'excuser. Il n'y a rien eu à faire pour l'amener.

Faustine, Dora, la vieille femme sortirent.

Après leur départ, il ne restait plus qu'Alec, l'homme aux dents proéminentes, Stoever et Irène. Ils paraissaient calmés, graves, tombés d'accord. Ils s'en allèrent.

J'entendais parler dans le hall, dans l'escalier. Les lumières s'éteignirent et la maison demeura dans la lumière blafarde de l'aube. Sur le qui-vive, j'attendis. Il n'y avait pas de bruit, il n'y avait presque pas de lumière (il n'y avait pas d'obscurité !). Les gens étaient-ils allés se coucher ? Ou faisaient-ils le guet, afin de me capturer ? Je restai là, je ne sais combien de temps, tremblant, jusqu'à ce que je me mette à marcher (sans doute pour entendre mes propres pas et me donner à moi-même ce signe de vie) sans me rendre compte que je faisais, peut-être, ce que mes persécuteurs présumés avaient prévu.

Je m'approchai de la table, j'enfouis les papiers dans ma poche. Je songeai, avec terreur, que la pièce n'avait pas de fenêtre, que je devais passer par le hall. J'allais avec une extrême lenteur ; la maison me paraissait interminable. A la porte du hall, je me tins immobile. Enfin, j'avançai doucement et sans bruit jusqu'à une fenêtre ouverte ; je sautai ; j'ai couru jusqu'ici.

Lorsque je suis arrivé dans les basses terres, j'ai éprouvé un sentiment confus de colère contre moi-même pour n'avoir pas fui dès le premier jour, pour avoir voulu élucider le mystère de ces gens.

Après l'explication de Morel, il me semblait que tout n'était qu'une manœuvre de la police ; je ne me pardonnais pas d'avoir été si lent à le comprendre.

Ce que je viens de dire est absurde, pourtant je crois pouvoir en donner la justification. Qui ne se méfierait d'une personne qui viendrait lui dire : *Moi et mes compagnons nous sommes des apparences,*

nous sommes une nouvelle sorte de photographies ? Dans mon cas, la méfiance est encore plus justifiée : on m'accuse d'un crime, j'ai été condamné à la prison perpétuelle et il est possible que mon arrestation continue d'être l'activité professionnelle de quelqu'un, son espoir d'avancement.

Mais, comme j'étais épuisé, je m'endormis tout de suite, parmi de vagues projets de fuite. Ç'avait été une journée fort agitée.

Je rêvai de Faustine. Le rêve était très triste, très émouvant. Nous nous quittions ; on venait la chercher ; le bateau partait. Puis nous restions de nouveau seuls, nous faisant des adieux passionnés. Je pleurai dans mon rêve et me réveillai avec un inconsolable désespoir parce que Faustine n'était pas là, joint à une sorte de mélancolique consolation, parce que nous nous étions aimés sans déguisement. Je craignis que le départ de Faustine n'ait eu lieu pendant mon sommeil. Je me levai. Le bateau était parti. Ma tristesse fut sans borne au point de m'inspirer la décision de me tuer ; mais, levant les yeux, je vis Stoever, Dora, d'autres encore, sur la crête de la colline.

Je n'eus pas besoin de voir Faustine. J'étais maintenant sûr de moi : il ne m'intéressait plus qu'elle y fût ou non.

Je compris que ce qu'avait dit Morel quelques heures auparavant, était vrai (mais il est possible qu'il ne l'eût pas dit pour la première fois quelques heures auparavant, mais bien des années auparavant ; il le répétait parce que cela se trouvait dans la semaine éternelle, sur le disque éternel).

J'éprouvai de la répulsion, presque du dégoût, pour ces gens et leur inlassable activité répétée. Ils se montrèrent plusieurs fois, là-haut, sur la crête. Vivre dans une île habitée par des fantômes artificiels était le plus insupportable des cauchemars ; être amoureux d'une de ces images était encore pire qu'être amoureux d'un fantôme (mais peut-être avons-nous toujours désiré que la personne aimée ait une existence de fantôme).

J'ajouterai ici les pages (extraites des feuillets jaunes) que Morel n'a pas lues.

« Devant l'impossibilité d'exécuter mon premier projet – l'emmener chez moi et prendre une scène d'une félicité unilatérale ou réciproque – j'en conçus un autre certainement meilleur.

« Nous avons découvert cette île dans les circonstances que vous connaissez. Trois conditions me la recommandèrent : 1°les marées ; 2°les récifs ; 3°la luminosité.

« La régularité des marées lunaires et l'abondance des marées météorologiques assurent un service presque constant de force motrice. Les récifs forment un vaste système de murailles contre des envahisseurs éventuels ; un homme les connaît, c'est McGregor, notre capitaine ; j'ai pris soin qu'il ne revienne pas se risquer dans ces dangereux parages. La luminosité, vive sans être éblouissante, permet d'espérer capter les images avec un déchet vraiment minime.

« Je vous avoue qu'une fois découvertes ces nombreuses vertus de l'île, je n'hésitai pas à investir ma fortune dans son achat et dans la construction du musée, de l'église et de la piscine. J'affrétai ce cargo que vous appelez *le yacht* afin que notre voyage fût plus agréable.

« Le mot *musée*, que j'emploie pour désigner cette maison, est une survivance du temps où je travaillais aux projets de mon invention, sans en connaître le but. Je pensais alors ériger de grands albums ou « musées », familiers et publics, de mes images.

« Le moment est venu de vous annoncer ceci : cette île, avec ses édifices, est notre paradis privé. J'ai pris quelques précautions – physiques et morales – pour en assurer la défense ; je crois qu'elles seront efficaces.

Nous demeurerons ici éternellement, bien que nous partions demain – répétant l'un après l'autre les moments de cette semaine, sans jamais pouvoir sortir de la conscience que nous eûmes à chacun de ces moments – parce que les appareils nous enregistrèrent ainsi ; cela nous permettra de nous sentir vivre une vie toujours nouvelle, car il n'y aura pas d'autres souvenirs à chaque moment de la projection, que ceux que nous avons au moment correspondant de l'enregistrement, et parce que le futur, tant de fois décevant, gardera toujours ^[6] ses attributs. »

Ils apparaissent de temps à autre ; hier j'ai vu Haynes sur la crête ; il y a deux jours, c'était Stoever, c'était Irène ; aujourd'hui c'est Dora, d'autres femmes. Ils troublent mon existence ; si je veux y mettre de l'ordre, je dois éloigner ces images de mon attention.

Les détruire, détruire les appareils qui les projettent (ils se trouvent certainement dans le souterrain), ou bien briser la turbine hydraulique, telles sont mes tentations favorites ; je me retiens, je ne veux pas m'occuper de mes compagnons de l'île, il me semble en effet qu'il ne leur est que trop facile de se changer en obsessions.

Je ne crois pas, cependant, que ce péril me menace, je suis bien trop occupé à survivre à l'eau, à la faim, à mes repas.

Je cherche maintenant comment m'installer pour dormir d'une façon permanente ; je n'y parviendrai pas si je reste dans les basses terres ; les arbres sont pourris ; ils ne peuvent supporter mon poids. Je suis décidé à changer de lieu : quand il y a les grandes marées je ne dors pas, et les autres jours les inondations de plus faible amplitude me dérangent dans mon sommeil, chaque fois à des heures différentes. Je ne m'habitue pas à ce bain. Je tarde à m'endormir, pensant au moment où l'eau, boueuse et tiède, va recouvrir mon visage et m'asphyxier durant quelques instants. Je ne veux pas être surpris par la crue, mais la fatigue est la plus forte et déjà l'eau, en silence, comme une vaseline de bronze, est en train de forcer mes voies respiratoires. Le résultat en est une fatigue douloureuse, une tendance à m'irriter et à me laisser abattre par n'importe quelle difficulté.

J'ai continué à lire les feuillets jaunes. Je trouve que distinguer pour les absences – spatiales ou temporelles – uniquement les moyens de les surmonter, prête à confusion. Il faudrait peut-être dire : *Moyens de réalisation* et *moyens de réalisation et de conservation*. La radiotéléphonie, la télévision, le téléphone sont exclusivement de *réalisation* ; la photographie, le schéma, le phonographe – *véritables archives* – sont de *réalisation et de conservation*.

Tous les appareils propres à remédier aux absences sont donc des moyens de réalisation (avant d'avoir la photographie ou le disque il faut la prendre ou le graver).

De même, il n'est pas impossible que toute absence ne soit, en définitive, que spatiale... D'une façon ou d'une autre, l'image, le contact, la voix de ceux qui ne vivent plus doivent demeurer quelque part (*Rien ne se perd...*).

Je viens de laisser percer ici l'espoir qui est l'objet de mon étude et à cause duquel j'irai au souterrain du musée examiner les machines. Je pensais, à propos de ceux qui ne vivent plus : un jour des pêcheurs d'ondes les assembleront de nouveau, sur la terre. Je me flattais d'arriver moi-même à un résultat dans ce domaine ; d'inventer peut-être un système pour reconstituer la présence des morts. Cela pourrait être l'appareil de Morel muni d'un dispositif qui l'empêcherait de capter les ondes des émetteurs vivants (au relief sans doute plus accusé).

L'immortalité pourra devenir l'attribut de toutes les âmes, celles qui sont décomposées aussi bien que les vivantes. Mais, gare ! les morts les plus récents feront devant nos yeux une forêt aussi dense que les morts plus anciens. Pour recomposer un seul homme déjà désagrégé, avec tous ses éléments et sans rien y laisser pénétrer d'étranger, il faudra le patient amour d'Isis lorsqu'elle a reconstitué Osiris.

La conservation indéfinie des âmes en état de fonctionnement est chose assurée. Ou pour mieux dire : elle sera complètement assurée le jour où les hommes comprendront que pour défendre leur place sur la terre il leur convient de prêcher et de pratiquer le malthusianisme.

Il est lamentable que Morel ait caché son invention dans cette île. Mais peut-être me trompé-je ; peut-être Morel est-il un personnage célèbre ? Autrement, j'aurais pu obtenir, pour prix de la communication de son invention, la grâce de mes persécuteurs. Mais si Morel ne l'a pas communiquée, l'un ou l'autre de ses amis l'aura fait. Cependant, il est étrange qu'on n'en parlât pas, lorsque j'ai quitté Caracas.

J'ai dominé la répulsion nerveuse que j'éprouvais à l'égard de ces images. Elles ne me préoccupent plus. Je vis confortablement dans le musée, libéré des crues. Je dors bien, je suis reposé et j'ai retrouvé enfin cette sérénité qui m'a permis de me jouer de mes persécuteurs et d'atteindre l'île.

Il est vrai que le commerce constant des images me produit un léger malaise (surtout si j'ai l'esprit vacant) ; cela passera aussi, et le fait de pouvoir me distraire suppose que je mène déjà une existence plus naturelle.

Je suis en train de m'habituer à voir Faustine sans émotion, comme un simple objet. Par curiosité, je la suis depuis une vingtaine de jours. J'ai eu peu de difficultés, bien qu'ouvrir les portes – mêmes celles qui ne sont pas fermées à clef – soit impossible (car si elles étaient fermées lorsque la scène fut enregistrée, elles doivent le rester lorsqu'elle est projetée). Peut-être pourrais-je les enfoncer, mais je crains qu'une rupture partielle dans la succession des images ne perturbe tout l'appareil (encore que je ne croie pas la chose probable).

En se retirant dans sa chambre, Faustine ferme la porte. Dans une seule circonstance, il ne me sera pas possible d'entrer sans la toucher : c'est le soir où Dora et Alec l'accompagnent ; puis ces deux derniers sortent rapidement. La première semaine, j'ai passé toute la nuit dans le couloir, en face de la porte fermée et du trou de la serrure, d'où l'on ne voyait qu'une partie de la pièce entièrement vide. La semaine suivante, j'ai voulu voir du dehors et, au mépris du danger, j'ai marché le long de la corniche, me blessant les mains et les genoux aux aspérités des pierres que j'embrassais, tremblant de peur (c'est à environ cinq mètres du sol). Les rideaux m'ont empêché de voir.

La prochaine fois, je dominerai ma dernière crainte et j'entrerai dans la chambre avec Faustine. Dora et Alec.

Les autres nuits, je les passe le long du lit de Faustine, par terre, sur une natte, et je suis tout ému de la regarder se reposer, alors qu'elle reste étrangère à cette habitude de dormir ensemble que nous sommes en train de prendre.

Un homme solitaire ne peut pas construire de machines ni fixer des visions, sauf sous une forme mutilée en les écrivant ou les dessinant pour d'autres, plus heureux que lui.

A mon avis, il doit être impossible de comprendre quelque chose à ces machines rien qu'en les regardant : hermétiquement closes, elles continueront de fonctionner en obéissant aux intentions de Morel. Demain, je le saurai avec certitude. Aujourd'hui je n'ai pas pu aller au souterrain ; j'ai passé l'après-midi à rassembler des aliments.

Qu'on ne me fasse pas la perfidie de penser – si un jour les images venaient à disparaître – que je les ai détruites. Au contraire : mon intention est de les sauver, grâce à ce rapport. Ce qui les menace, ce sont les invasions de la mer, et de ces hordes que l'accroissement de la population essaime sur le globe. Il est douloureux de penser que mon ignorance, entretenue par toute cette bibliothèque que j'ai à ma disposition – pas un livre qui puisse servir à des travaux scientifiques – les menace peut-être aussi.

Je n'insisterai pas sur les dangers qui, dans l'oubli des prophéties de Malthus, guettent cette île, la terre et les hommes ; quant à la mer, je dois dire ceci : à chacune des grandes marées j'ai craint de voir l'île submergée. J'ai entendu dire dans un café de pêcheurs, à Rabaul, que les îles Ellice, ou des Lagunes, ne sont pas stables, les unes disparaissent tandis que d'autres émergent (suis-je dans cet archipel ? Je m'en remets à mes autorités : le Sicilien et Ombrellieri).

N'est-il pas étonnant que l'invention ait leurré son propre inventeur ? Moi aussi, j'ai cru que les images vivaient ; mais notre situation n'était pas la même : Morel avait tout imaginé ; il avait assisté au développement de son œuvre et l'avait menée à son terme ; moi, je l'ai trouvée achevée, en train de fonctionner.

Cet aveuglement de l'inventeur à l'égard de son invention nous surprend et nous conseille la circonspection dans nos jugements... Peut-être suis-je moi-même en train de généraliser les défauts d'un seul homme, de moraliser à propos de ce qui n'est qu'une particularité de Morel.

J'applaudis la direction qu'il a su donner, sans doute inconsciemment, à ses tentatives de perpétuer l'homme : il s'est borné à conserver les sensations ; et, bien que se trompant, il a prédit la vérité ; l'homme, seul, apparaîtra. Il faut voir en tout cela la

confirmation de mon vieil axiome : on ne doit pas tenter de maintenir vivant le corps tout entier.

La logique nous commande de rejeter les espérances de Morel. Les images ne vivent pas. Il me semble cependant que, ayant déjà cet appareil, il conviendrait d'en inventer un autre qui permettrait de vérifier si les images sentent et pensent (ou, tout au moins, si elles ont les pensées et les sensations qui habitèrent les sujets originaux durant l'enregistrement ; il est clair que la relation de leur conscience (?) avec ces pensées et ces sensations ne pourra être vérifiée). Cet appareil, très semblable à l'appareil actuel, sera orienté vers les pensées et les sensations de l'émetteur ; à n'importe quelle distance de Faustine, nous pourrions obtenir ses pensées et ses sensations (visuelles, auditives, tactiles, olfactives, gustatives).

Et un jour on inventera un appareil plus complet. Ce que nous pensons et sentons durant la vie – ou durant les moments enregistrés – sera comme un alphabet grâce auquel l'image continuera à tout comprendre (comme nous pouvons, avec les lettres de l'alphabet, comprendre et composer tous les mots). Alors la vie deviendra un dépôt de la mort. Mais, même à ce moment-là, l'image ne vivra pas ; elle n'aura pas connaissance d'objets essentiellement nouveaux. Elle connaîtra seulement tout ce qu'elle a senti ou pensé, ou les combinaisons ultérieures de ce qu'elle a senti ou pensé.

Le fait que nous ne puissions comprendre rien en dehors du temps et de l'espace permettrait peut-être de suggérer que notre vie n'est pas, de façon appréciable, différente de la survivance que l'on obtiendrait par cet appareil.

Lorsque des esprits moins grossiers que celui de Morel se seront attachés à cette invention, l'homme élira un lieu retiré et plaisant, rassemblera autour de lui les personnes qu'il aime le plus et se perpétuera au sein d'un paradis intime.

Le même jardin, si les scènes à perpétuer sont prises à des moments différents, abritera un grand nombre de paradis individuels dont les sociétés, s'ignorant entre elles, rempliront leur fonction simultanément, sans heurts, presque dans les mêmes lieux. Par malheur, ce seront des paradis vulnérables, car les images ne pourront voir les hommes, et les hommes, s'ils n'écoutent pas Malthus, auront un jour besoin du sol d'un paradis le plus exigu, et ils

détruiront ses occupants sans défense, ou bien les relégueront dans l'existence virtuelle et inutile de leurs machines débranchées^[7].

J'ai veillé dix-sept jours. Même un amoureux n'aurait pu découvrir de motifs pour soupçonner Morel et Faustine.

Je ne crois pas que Morel ait fait allusion à elle dans son discours (bien qu'elle ait été la seule à n'avoir pas ri). Mais, en admettant que Morel soit amoureux de Faustine, comment peut-on affirmer que Faustine soit amoureuse de lui ?

Si nous voulons être méfiants, les occasions ne nous manqueront pas. Un soir ils se promènent en se donnant le bras, entre les palmiers et le musée. Y a-t-il rien d'étrange dans cette promenade de deux amis ?

En harmonie avec l'*ostinato rigore* qui est devenu ma devise, ma vigilance a atteint un degré qui m'honore ; je n'ai pas tenu compte du confort ni du décorum : le contrôle fut tout aussi sévère sous les tables qu'à la hauteur où se déplacent d'ordinaire les regards.

Dans la salle à manger, une nuit, une autre fois dans le hall, les jambes se touchent. Si j'admets la malice, pourquoi refuserais-je la distraction, le hasard ?

J'insiste : il n'y a aucune preuve décisive que Faustine éprouve de l'amour pour Morel. Peut-être l'origine de mes soupçons se trouve-t-elle dans mon égoïsme ? J'aime Faustine : Faustine est le moteur de tout ; je crains qu'elle en aime un autre : c'est la mission des choses de le prouver. Quand j'étais obsédé par la persécution policière. Les images de cette île se déplaçaient, comme les pièces d'un échiquier, selon une stratégie conçue pour me capturer.

Morel serait furieux si je rendais publique son invention. La chose est sûre et je ne crois pas que je puisse m'en tirer avec des éloges. Ses amis feraient cause commune avec lui, animés de la même indignation (même Faustine). Mais si Faustine s'était fâchée avec lui – elle ne partageait pas les rires pendant le discours – peut-être s'allierait-elle à moi ?

Reste l'hypothèse de la mort de Morel. Dans ce cas, l'un ou l'autre de ses amis aurait fait connaître son invention. Sinon, il nous

faudrait supposer une mort collective, une peste, un naufrage. Tout cela est incroyable ; cependant, il reste inexpliqué que l'on n'ait pas eu connaissance de l'invention, lorsque je quittai Caracas.

Une explication pourrait être qu'on n'ait pas cru Morel, qu'il soit fou, ou bien, j'en reviens à ma première idée, qu'ils soient tous fous, que l'île soit un sanatorium pour lunatiques.

Ces explications exigent autant d'imagination que l'épidémie ou le naufrage.

Si j'arrivais en Europe, en Amérique ou au Japon, je connaîtrais des moments difficiles. Quand j'aurais commencé à passer pour un charlatan fameux – avant d'être un inventeur fameux – les accusations de Morel m'atteindraient et, peut-être, un mandat d'arrêt de Caracas. Le plus triste serait que ce fût l'invention d'un fou qui me poussât dans ce mauvais pas.

Mais je dois m'en convaincre : je n'ai pas besoin de fuir. Vivre en compagnie de ces images est une chance. Si mes poursuivants arrivent, ils m'oublieront face au prodige de ces gens inaccessibles. Je resterai.

Si je rencontrais Faustine, comme je la ferais rire en lui racontant combien de fois, amoureux et sanglotant, j'ai parlé à son image ! J'estime que cette pensée est condamnable : je la fixe par écrit pour lui assigner ses limites, pour me persuader qu'elle ne me tient pas sous son charme, pour l'écarter de moi.

Cette éternité à répétition peut paraître atroce à un spectateur ; elle est satisfaisante pour les individus qui y sont soumis. Libérés des mauvaises nouvelles et de la maladie, ils vivent toujours comme si c'était pour la première fois, sans souvenir des fois antérieures. En outre, avec les interruptions qu'impose le régime des marées, la répétition n'a rien d'implacable.

Habitué à voir une vie qui se répète, je trouve la mienne irréparablement régie par le hasard. Les intentions d'y remédier sont vaines ; pour moi, il n'y a pas de prochaine fois, chaque instant est unique, différent, et nombreux sont ceux qui se perdent en distractions. Il est vrai que pour ces images, non plus, il n'y a pas de prochaine fois (toutes les fois sont identiques à la première).

On pourrait imaginer que notre vie ressemble à une semaine de ces images, et qu'elle va se répéter sous d'autres cieux.

Sans faire aucune concession à ma faiblesse, je me plais à me représenter mon émouvante arrivée chez Faustine, l'intérêt qu'elle témoignera à mes récits, l'amitié que ces circonstances aideront à établir. Qui sait si je n'ai pas pris, vraiment, le long et pénible chemin qui me conduit à Faustine, au repos nécessaire de mon existence ?

Mais, où habite Faustine ? Je l'ai suivie des semaines. Elle parle du Canada. Je n'en sais pas plus. Mais il y a une autre question que l'on peut se poser – avec horreur – : Faustine vit-elle ?

Peut-être parce que cette idée me paraît si poétiquement déchirante – chercher une personne dont j'ignore où elle vit, dont j'ignore si elle vit – Faustine m'importe-t-elle plus que la vie même ?

Existe-t-il une possibilité quelconque de faire le voyage ? Le canot est pourri. Les arbres sont pourris ; je ne suis pas assez bon charpentier pour construire un canot avec d'autre bois (par exemple avec des chaises ou des portes ; je ne suis même pas sûr que j'aurais pu le faire avec des arbres). J'attendrai que passe un bateau. C'est ce que je ne voulais pas. Mon retour ne sera plus secret. D'ici, je n'ai jamais vu un bateau ; sauf celui de Morel, et ce n'était qu'un simulacre de bateau.

De plus, si j'atteins le but de mon voyage, si je rencontre Faustine, je me trouverai devant l'une des situations les plus pénibles de mon existence. Il faudra que je me présente en m'entourant de quelque mystère ; demander à lui parler en tête à tête ; déjà cela, de la part d'un inconnu, lui inspirera de la méfiance ; puis, quand elle saura que j'ai été le témoin de certains événements de sa vie, elle pensera que je cherche à en tirer quelque profit malhonnête ; et en apprenant que je suis un condamné à la prison à perpétuité, ses craintes se trouveront confirmées.

Auparavant, il ne me venait pas à l'esprit qu'un acte pût me porter bonheur, ou malheur. Maintenant, je répète, la nuit, le nom de Faustine. Bien entendu, j'ai plaisir à le prononcer ; mais la répétition finit par m'accabler de fatigue. Cependant, je continue (parfois, je m'endors avec les nausées et les angoisses d'un grand malade).

Lorsque j'aurai recouvré mon sang-froid, je trouverai bien la manière de sortir d'ici. Pour l'instant, en racontant ce qui s'est passé, j'impose quelque ordre à mes pensées. Et si je dois mourir, ces pages témoigneront de l'atrocité de mon agonie.

Hier, il n'y avait pas d'images. Désespéré devant ces impénétrables machines au repos, j'eus le pressentiment que je ne reverrais plus Faustine. Mais ce matin la marée montait. Je suis parti avant que les images apparaissent. Je me suis rendu dans la chambre des machines avec l'idée d'en comprendre le fonctionnement (pour n'être pas à la merci des marées et pouvoir remédier aux pannes). J'avais pensé que si je voyais les machines se mettre en marche, j'en comprendrais peut-être le fonctionnement, ou, tout au moins, que je pourrais en tirer quelque indication sur l'orientation de mes études. Cet espoir ne s'est pas réalisé.

Je suis entré par la fente percée dans le mur et me suis arrêté, saisi... Je sens que l'émotion m'emporte de nouveau. Je dois me dominer et composer mes phrases. Lorsque je suis entré, j'ai éprouvé la même surprise et la même félicité que la première fois. J'avais l'impression d'avancer sur le fond immobile et bleu d'une rivière. Je me suis assis, attendant que les machines se mettent en marche, le dos tourné à la brèche que j'avais faite (cette solution dans la céleste continuité de la porcelaine me faisait mal).

Ainsi suis-je demeuré un moment dans une distraction placide (chose qui, maintenant me paraît inconcevable). Puis les machines vertes se sont mises à fonctionner. Je les comparai avec la pompe à eau et les groupes électrogènes. Je les examinai, les auscultai, les palpai avec attention : en vain ! Mais, comme ces machines m'ont semblé de prime abord inaccessibles, peut-être mon attention était-elle seulement feinte, dans une tentative de déguiser mon impuissance ou ma honte (la honte de m'être tant pressé de descendre aux souterrains, d'avoir tant attendu ce moment), comme si quelqu'un me regardait.

Dans ma fatigue, voici que je sens mon agitation me reprendre et grandir. Je dois la réprimer. En me dominant, je trouverai la façon de m'en tirer.

Je raconte très scrupuleusement ce qui m'est arrivé : j'avais fait demi-tour et avançais les yeux baissés. Comme je regardais le mur,

j'ai eu le sentiment d'être désorienté. Je cherchais la fente que j'avais faite. Elle n'y était plus. J'ai cru que ce pouvait être un intéressant phénomène d'optique et j'ai fait un pas de côté, pour voir si l'illusion persistait. J'ai tendu les bras dans un geste d'aveugle. J'ai palpé tous les murs. J'ai ramassé à terre des morceaux de porcelaine, de brique, que j'avais fait tomber en perçant l'ouverture. J'ai palpé la muraille au même endroit, très longtemps. J'ai été obligé d'admettre qu'elle s'était reconstruite.

Avais-je pu être fasciné par la clarté céleste de la salle, intéressé par le fonctionnement des moteurs, au point de n'avoir pas entendu un maçon reconstruire le mur ?

Je me suis approché. J'ai senti la fraîcheur de la porcelaine contre mon oreille et j'ai entendu un silence infini, comme si l'autre côté avait disparu.

Sur le sol, là où je l'avais laissé tomber en entrant la première fois, se trouvait la barre de fer dont je m'étais servi pour défoncer le mur. *Heureusement qu'ils ne l'ont pas vue* – ai-je dit, dans une pathétique ignorance de ma situation. – *Je les aurais laissé l'emporter sans m'en rendre compte.*

J'ai collé de nouveau mon oreille contre ce mur qui paraissait définitif. Rassuré par le silence, j'ai cherché l'emplacement de l'ouverture que j'avais faite et j'ai commencé à frapper (dans l'idée qu'il me coûterait plus d'ouvrir là où le mortier était plus ancien). J'ai multiplié les coups ; mon désespoir croissait à mesure. La porcelaine était invulnérable. Les coups les plus puissants, les plus épuisants résonnaient contre sa dureté sans y ouvrir la fissure la plus superficielle, ni détacher le plus léger fragment de mon émail azuré.

Je me suis dominé, j'ai repris mon souffle.

J'ai attaqué de nouveau en d'autres endroits. Des fragments d'émail sont tombés et, lorsque se sont détachés de plus grands morceaux du mur, j'ai continué de frapper, sans rapport avec le poids de la barre de fer, jusqu'à ce que la résistance de la paroi, qui ne diminuait pas proportionnellement à la rapidité et à la violence des coups, m'ait jeté sur le sol, pleurant de fatigue. D'abord, j'ai vu, j'ai touché les morceaux de maçonnerie, polis d'un côté, rugueux et terreux de l'autre ; puis, dans une vision si lucide qu'elle paraissait

éphémère et surnaturelle, mes yeux ont rencontré la céleste continuité de la porcelaine, la paroi indemne et entière, la pièce close.

Je me suis remis à frapper. En certains endroits, je faisais sauter des morceaux de mur qui ne laissaient voir aucune cavité, ni claire ni obscure, qui se reconstituaient avec une rapidité plus grande que celle de ma vue et qui prenaient alors cette même dureté invulnérable que j'avais rencontrée à l'endroit de l'ouverture.

Je me suis mis à crier « Au secours » ! me suis lancé encore quelques fois à l'assaut de la paroi puis me suis laissé tomber. J'ai eu un accès de démente, avec crise de larmes, une ardeur humide qui m'enflammait le visage. J'étais bouleversé par la terreur de me trouver dans un lieu enchanté et par la révélation confuse que le merveilleux se manifestait aux incrédules tels que moi, intransmissible et mortel, pour se venger.

Traqué par les terribles parois azurées, j'ai levé les yeux vers le soupirail, où elles s'interrompaient. J'ai vu, longtemps d'abord sans comprendre, puis saisi d'effroi, une branche de cèdre qui se séparait d'elle-même et se dédoublait ; les deux branches, ensuite, pénétraient de nouveau l'une dans l'autre, dociles comme des fantômes, pour se fondre en une seule. J'ai dit à haute voix, ou bien j'ai pensé très clairement : *Je ne pourrai jamais sortir. Je suis dans un lieu enchanté.* Comme je prononçais ces mots, j'ai été saisi de honte, tel un imposteur qui aurait poussé la simulation trop loin, et j'ai tout compris :

Ces murs – comme Faustine, Morel, les poissons de l'aquarium, l'un des deux soleils et l'une des deux lunes, le traité de Belidor – sont des projections des machines. Ils coïncident avec les murs construits par les maçons (ce sont les mêmes murs enregistrés par les machines, puis projetés sur eux-mêmes). Là où j'ai brisé ou supprimé le premier mur, il reste le mur projeté. Comme il s'agit d'une projection, aucune puissance n'est capable de la traverser ou de la supprimer (tant que les moteurs fonctionnent)

Si je démolis complètement le premier mur, quand les moteurs ne fonctionneront pas cette chambre des machines restera ouverte, ce ne sera plus une chambre mais un coin de la première ; dès que les moteurs se remettront à fonctionner, le mur s'interposera de nouveau, impénétrable.

Morel a dû avoir imaginé cette protection à double paroi, afin que personne ne puisse parvenir aux machines qui maintiennent son immortalité. Mais son étude des marées a été insuffisante (faite sans doute lors d'une autre période solaire) et il a cru que l'usine pourrait fonctionner sans interruption. Il est certainement l'inventeur de la fameuse peste qui, jusqu'à présent, a si bien protégé l'île.

Mon problème est d'arrêter les moteurs verts. Il ne doit pas être difficile de trouver la clef qui les débranche.

J'ai appris en une seule journée à me servir de la génératrice de lumière et de la pompe à eau. Sortir d'ici ne saurait présenter pour moi une difficulté plus grande.

Le soupirail m'a sauvé, ou me sauvera, car il ne faut pas que je me laisse mourir de faim, résigné au-delà du désespoir, saluant ce que je laisse derrière moi, comme ce marin japonais à l'agonie vertueuse et bureaucratique, qui asphyxiait dans un sous-marin couché au fond de la mer. J'ai lu, dans le *Nouveau Journal*, la lettre retrouvée dans le sous-marin. Le mort salue l'Empereur, les ministres et, en suivant l'ordre alphabétique, tous les chefs de la Flotte qu'il peut énumérer, tandis qu'il attend l'asphyxie. De plus, il note des observations comme celles-ci : *A présent je saigne du nez ; il me semble que mes tympans ont éclaté.*

Les horreurs de cette journée restent inscrites dans ce journal. Je n'ai déjà que trop écrit : il me semble inutile de rechercher les inévitables analogies avec les moribonds qui font de vastes projets d'avenir ou qui revoient, sur le point de se noyer, une image minutieuse de toute leur vie. Le moment final doit être bousculé, confus ; nous en sommes toujours si loin que nous ne pouvons imaginer les ombres qui viennent le troubler. Je vais maintenant m'arrêter d'écrire pour me consacrer, calmement, à trouver le moyen de faire arrêter ces moteurs. Alors la brèche s'ouvrira de nouveau, comme sous l'effet d'une parole magique ; sinon (dussé-je perdre Faustine à jamais), je les frapperai à coups de barre de fer, comme je l'ai fait pour la paroi, et je les briserai et la brèche s'ouvrira comme par l'effet d'une parole magique et je serai hors d'ici.

Je n'ai pas encore réussi à arrêter les moteurs. J'ai mal à la tête. De légères crises de nerfs, que je domine rapidement, m'arrachent à un état de somnolence qui va s'aggravant.

J'ai l'impression, certainement illusoire, que si je pouvais recevoir un peu d'air du dehors, je ne tarderais pas à résoudre mes problèmes. Je me suis attaqué au soupirail ; il est invulnérable comme tout ce qui m'enserre.

Je me répète que la difficulté ne réside pas dans ma torpeur ni dans le manque d'air. Ces moteurs doivent être très différents de tous les autres. Il semble logique de supposer que Morel les a dessinés de manière que leur fonctionnement ne puisse être compris du premier venu qui débarque dans l'île. Sans doute, la difficulté de leur maniement doit-elle résider dans des différences avec les autres moteurs. Comme je n'entends rien à aucun, cette difficulté majeure disparaît pour moi.

Du fonctionnement des moteurs dépend l'éternité de Morel. Je puis supposer qu'ils sont très solides ; je dois donc réprimer l'envie que j'ai de les briser à coups de barre de fer. Je ne réussirais qu'à me fatiguer et à gaspiller la provision d'air. Pour me contenir, j'écris.

Et si Morel avait eu l'idée d'enregistrer les moteurs aussi ?...

A la fin, la crainte de la mort me libéra de la superstition de mon incompetence ; ce fut comme si je m'en étais rapproché à l'aide de verres grossissants : les moteurs cessèrent d'être un tas de ferraille assemblée au hasard, ils revêtirent des formes, des structures qui permettaient d'en comprendre la fonction.

Je débranchai, je sortis.

Dans la chambre des machines, je pus reconnaître (en plus de la pompe à eau et de la génératrice de lumière déjà mentionnées) :

a) un groupe de génératrices de courant liées à la turbine qui se trouve dans les basses terres ;

b) un groupe fixe de récepteurs, enregistreurs et projecteurs, avec un réseau d'appareils disposés de manière à couvrir toute l'île ;

c) trois appareils portatifs, récepteurs, enregistreurs et projecteurs, pour les expositions isolées.

Dans ce que je supposais être le moteur le plus important et qui n'était qu'une boîte à outils, je découvris quelques plans incomplets qui me donnèrent beaucoup de travail et ne m'aidèrent que fort peu.

L'état de clairvoyance dans lequel j'ai résolu l'énigme des moteurs ne s'est pas produit tout de suite. Les états antérieurs par lesquels j'ai passé ont été :

1°) Le désespoir.

2°) Un dédoublement en acteur et spectateur. Je me sentais dans un asphyxiant sous-marin, au fond de la mer, sur une scène, pénétré de sérénité pour mon attitude sublime, confus comme un héros. C'est ainsi que j'ai perdu du temps et, lorsque je suis sorti, il faisait déjà nuit et je ne voyais plus assez clair pour chercher des racines comestibles.

J'ai fait d'abord fonctionner les récepteurs et les projecteurs pour expositions isolées. J'ai placé des fleurs, des feuilles, des mouches, des grenouilles. J'ai eu l'émotion de les voir apparaître, reproduites et réelles.

Puis, j'ai commis l'imprudence.

J'ai placé ma main gauche devant le récepteur ; j'ai ouvert le projecteur et la main est apparue, rien que la main, en train de faire les mouvements paresseux que j'avais effectués au moment où je l'enregistrais.

Maintenant, elle est comme un objet de plus, presque un animal dans le musée.

Je laisse marcher le projecteur, je ne veux pas que la main disparaisse ; sa vue, plutôt curieuse, n'est pas désagréable.

Cette main, dans un conte, serait une terrible menace pour le héros. Dans la réalité, quel mal peut-elle faire ?

Les émetteurs végétaux, feuilles, fleurs, sont morts au bout de cinq à six heures ; les grenouilles, au bout de quinze.

Les copies survivent, incorruptibles.

Je ne distingue plus entre les mouches véritables et les artificielles.

Les fleurs et les feuilles ont peut-être manqué d'eau. Je n'ai pas donné de nourriture aux grenouilles ; elles ont dû souffrir, elles aussi, du changement d'ambiance.

Quant aux effets sur la main, je soupçonne qu'ils sont dus davantage aux craintes qu'a fait naître en moi la machine, plutôt qu'à la machine même. J'éprouve une sourde et constante irritation. La peau est en partie tombée. Hier soir, j'étais inquiet. Je pressentais d'horribles transformations dans ma main. Je rêvais que je la grattais, que je la défaisais facilement. J'ai pu me l'abîmer alors.

Un jour de plus sera intolérable.

D'abord ma curiosité fut éveillée par un paragraphe du discours de Morel. Puis, je crus faire une découverte qui m'amusa beaucoup. Je ne sais comment cette découverte s'est changée en une autre, certaine, sinistre.

Je ne me tuerai pas tout de suite. Je me suis habitué à voir mes théories les mieux raisonnées se défaire le lendemain, demeurer comme la preuve d'une combinaison effrayante d'ineptie et d'enthousiasme (ou de désespoir). Peut-être mon idée, une fois couchée par écrit, m'obsédera-t-elle moins.

Voici la phrase qui m'a effrayé :

Vous aurez à me pardonner cette scène d'abord ennuyeuse, puis terrible.

Pourquoi terrible ? Ils allaient apprendre qu'ils avaient été photographiés selon un procédé nouveau, sans en avoir été avertis. Il est vrai que savoir *a posteriori* que huit jours de notre vie, avec tous leurs détails, ont été enregistrés à jamais, ne doit pas être agréable.

Je pensai aussi, à un certain moment :

Une de ces personnes doit avoir un horrible secret ; Morel doit s'efforcer de le connaître ou de le révéler.

Par hasard, je me rappelai que l'horreur que certains peuples éprouvent à être représentés en image repose sur la croyance selon laquelle, lorsque l'image d'une personne se forme, son âme passe dans l'image, et la personne meurt.

Je m'amusai de découvrir des scrupules chez Morel pour avoir photographié ses amis sans leur consentement. En effet, je crus

reconnaître, dans l'esprit d'un homme de science contemporain, la survivance de cette antique frayeur.

Je lus de nouveau la phrase :

Vous aurez à me pardonner cette scène, d'abord ennuyeuse, puis terrible. Nous l'oublierons.

Que voulait dire : « Nous l'oublierons » ? Que bientôt ils n'attacheraient plus d'importance à la scène, ou bien qu'ils ne pourraient plus s'en souvenir ?

La discussion avec Stoever avait été terrible. Stoever avait conçu le même soupçon que moi. Comment ai-je pu tant tarder à le comprendre ?

En outre, l'hypothèse que les images possèdent une âme paraît exiger, comme base, que les émetteurs la perdent lorsqu'ils sont captés par les appareils. Morel lui-même le déclare : *L'hypothèse que les images aient une âme paraît confirmée par les effets de ma machine sur les personnes, les animaux et les végétaux émetteurs.*

A la vérité, il faut avoir une conscience singulièrement supérieure et audacieuse, qui se confond avec l'inconscience, pour faire cette déclaration à ses propres victimes ; mais c'est là une monstruosité qui semble assez en harmonie avec l'homme qui, poursuivant son idée, organise une mort collective, et décide de sa propre autorité d'en rendre tous ses amis solidaires.

Quelle était cette idée ? Profiter de la réunion presque complète de ses amis pour créer une espèce de paradis terrestre, ou bien s'agit-il d'une inconnue que je ne soupçonne pas ? S'il s'agit d'une inconnue, il est possible qu'elle ne présente aucun intérêt pour moi.

Je crois pouvoir identifier maintenant les membres de l'équipage trouvés morts sur le bateau bombardé par le croiseur *Namura* : Morel a utilisé sa propre mort et celle de ses amis pour confirmer les rumeurs touchant la maladie mortelle qui frapperait tout ce qui vit dans cette île ; rumeurs précédemment propagées par Morel pour protéger sa machine, son immortalité.

Mais tout cela, si je raisonne juste, signifie que Faustine est morte ; qu'il n'y a plus d'autre Faustine que cette image, pour laquelle je n'existe pas.

S'il en est ainsi, la vie n'est plus tolérable pour moi. Comment pourrais-je continuer de subir la torture de vivre avec Faustine et de la savoir si loin ? Où la chercher ? Hors de cette île, Faustine s'est perdue avec les attitudes et les songes d'un passé qui m'est étranger.

J'ai noté au début de ce journal : « Je sens avec déplaisir que ces pages se transforment en testament. S'il doit en être ainsi, il me faut faire en sorte que mes affirmations puissent être contrôlées ; de cette façon, personne pour m'avoir jugé ici suspect de fausseté, n'aura lieu de croire que je mens, quand je dis que j'ai été condamné injustement. Je placerai ce rapport sous la devise de Léonard – *Ostinato rigore*^[8] – et m'efforcerai de le suivre. »

Je me suis voué maintenant aux larmes et au suicide. Cependant, je n'oublie pas cette rigueur que j'ai fait serment d'observer.

Dans les pages qui suivent, je veux corriger des erreurs et élucider tout ce qui n'a pas été d'une clarté suffisante : je réduirai ainsi l'écart qui peut exister entre l'idéal d'exactitude qui m'a guidé dès le début, et mon récit.

Les marées : J'ai lu le petit livre de Belidor (Bernard Forest de). Il commence par une description générale des marées. J'avoue que celles de cette île préfèrent se conformer à son explication, plutôt qu'à la mienne. Il faut tenir compte du fait que je n'avais jamais étudié les marées (sauf peut-être au collège, où personne n'étudiait) et que je les ai décrites, dans les premiers chapitres de ce journal, alors qu'elles commençaient seulement à prendre de l'importance à mes yeux. Auparavant, tant que j'ai vécu sur la colline, elles ne représentaient pas un danger et, même si elles m'intéressaient, je n'avais pas le temps de les observer à mon aise (presque tout le reste était un danger).

Chaque mois, selon Belidor, il y a deux marées d'amplitude maximum : les jours de pleine lune et de nouvelle lune ; et deux marées d'amplitude minimum : les jours du premier et du dernier quartier.

Quelquefois, au septième jour d'une marée de pleine lune ou de nouvelle lune, il est possible qu'il y ait eu une marée météorologique (provoquée par les grands vents et par les pluies) : d'où l'erreur que

j'ai faite de croire que les grandes marées ont lieu une fois par semaine.

Explication du manque de ponctualité des marées quotidiennes : d'après Belidor, les marées arrivent chaque jour avec cinquante minutes de retard, pendant la phase ascendante de la lune, et avec cinquante minutes d'avance, pendant la phase de déclin. Cela n'est pas tout à fait exact dans l'île : je crois que l'avance ou le retard doit être d'un quart d'heure ou vingt minutes par jour ; je donne ces modestes observations, faites sans appareil de mesure : peut-être les savants y ajouteront-ils ce qui manque et pourront-ils en tirer quelque conclusion utile à une meilleure connaissance du monde que nous habitons.

Ce mois-ci il y a eu plusieurs grandes marées : deux furent lunaires, les autres météorologiques.

Les apparitions et disparitions. La première et les suivantes : Les machines projettent les images. Les machines fonctionnent grâce à la puissance des marées.

Après des périodes plus ou moins longues, avec des marées de peu d'amplitude, il y eut une succession de marées qui atteignirent le « moulin » qui se trouve dans les basses terres. Les machines se mirent à fonctionner, et le disque éternel se remit en marche, à partir du moment de la semaine où il s'était arrêté.

Si le discours de Morel eut lieu dans la dernière nuit de la semaine, la première apparition aura eu lieu la nuit du troisième jour.

L'absence d'images, durant la longue période antérieure à la première apparition, est peut-être due au fait que le régime des marées varie avec les périodes solaires.

Les deux soleils et les deux lunes : Comme la semaine éternelle se répète tout au long de l'année, on voit ces soleils et ces lunes qui ne coïncident pas (et aussi les habitants qui ont froid par des journées torrides ; qui se baignent dans des eaux sales ; qui dansent au milieu des bruyères ou dans la tempête). Si l'île était submergée – à l'exception des endroits où sont les machines et les projecteurs – on continuerait de voir les images, le musée et l'île elle-même.

J'ignore si la chaleur excessive de ces derniers temps est due à la somme de la température actuelle et de la température qu'il faisait

[9]
lorsque la scène fut prise

Les arbres et autres végétaux : ceux que la machine a enregistrés sont desséchés ; les autres – les plantes annuelles (fleurs, herbes) et les arbres nouveaux – sont vigoureux.

L'interrogateur électrique, les targettes bloquées et les rideaux inamovibles : on peut appliquer aux targettes et aux commutateurs ce que j'ai dit beaucoup plus haut des portes :

S'ils étaient fermés lorsque la scène fut prise, ils doivent le rester quand elle est projetée.

Pour la même raison, les rideaux sont inamovibles.

La personne qui éteint la lumière : La personne qui éteint la lumière de la pièce opposée à celle de Faustine est Morel. Il entre et se tient un moment devant le lit. Le lecteur se rappellera que, dans mon rêve, c'est Faustine qui fait tout cela. Il m'ennuie d'avoir confondu Morel avec Faustine.

Charlie. Les fantômes imparfaits : Tout d'abord, je ne les ai pas trouvés. Maintenant, je pense avoir mis la main sur leurs disques. Je ne les passerai pas. Ils peuvent être déprimants et ne pas convenir à ma situation (future).

Les Espagnols que j'ai vus à l'office : Ce sont des employés de Morel.

Les chambres souterraines. Le paravent à miroirs : J'ai entendu Morel dire qu'ils servent à des expériences d'optique et de son.

Les vers français déclamés par Stoever :

Je les ai notés.

Ame, te souvient-il, au fond du paradis.

De la gare d'Auteuil et des trains de

[jadis ?

Stoever dit à la vieille qu'ils sont de Verlaine.

Je ne crois pas qu'il reste, dans mon journal, d'autres points inexplicables [10]. Les éléments sont là, qui doivent permettre de comprendre presque tout. Les chapitres qui manquent ne surprendront point.

Je cherche à m'expliquer la conduite de Morel.

Faustine évitait sa compagnie ; lui, alors, trama la semaine éternelle, la mort de tous ses amis, pour atteindre à l'immortalité avec Faustine. Ainsi compenserait-il son renoncement aux possibilités qu'offre la vie. Il estima que, pour les autres, la mort ne serait pas un grand préjudice ; en échange d'un laps de temps incertain, il leur donnerait l'immortalité au milieu de leurs amis préférés. Il disposa également de la vie de Faustine.

Mais l'indignation même que j'éprouve me met sur mes gardes ; peut-être attribué-je à Morel un enfer qui m'est personnel ? C'est moi qui suis amoureux de Faustine ; moi qui suis capable de tuer et de me tuer ; c'est moi le monstre. Peut-être Morel n'a-t-il jamais fait allusion à Faustine dans son discours ; peut-être était-il amoureux d'Irène, de Dora, ou de la vieille ?

Non ! Mon exaltation me fait dire des sottises. Morel ignore ces espèces de coquettes. Il aimait l'inaccessible Faustine. C'est pourquoi il l'a tuée, pourquoi il s'est tué avec tous ses amis, et a inventé l'immortalité !

La beauté de Faustine mérite ces folies, ces hommages, ces crimes. Je l'ai niée, par jalousie ou par une réaction de défense, pour ne pas admettre la passion.

Je vois maintenant l'acte de Morel comme un juste dithyrambe.

Mon existence n'a rien d'atroce. Si je ne me laisse pas troubler par l'espoir irréalisable de partir à la recherche de Faustine, je puis m'accommoder du destin tout séraphique de la contempler.

Une voie s'ouvre à moi : vivre ; être le plus heureux des mortels.

Mais la condition de mon bonheur, comme tout ce qui est humain, est précaire. La contemplation de Faustine pourrait – mais je ne *peux pas* tolérer cela, pas même en pensée – être interrompue :

Par un dérangement des machines (je ne sais pas les réparer) ;

Par quelque doute qui naîtrait dans mon esprit et me ruinerait ce paradis (je dois reconnaître qu'il y a, entre Morel et Faustine, des conversations et des attitudes capables d'induire en erreur des personnes d'un caractère moins ferme que le mien) ;

Par ma propre mort.

Le véritable avantage de ma solution, c'est qu'elle fait de la mort la condition nécessaire et la garantie de la contemplation éternelle de Faustine.

Me voici sauvé des jours interminables que j'aurais dû vivre en attendant la mort dans un monde sans Faustine. Me voici sauvé d'une interminable mort sans Faustine.

Lorsque je me suis senti prêt, j'ai ouvert les récepteurs d'activité simultanée. Sept journées ont été enregistrées. J'ai bien joué : un spectateur peu averti peut croire que je ne suis pas un intrus. C'est là le résultat naturel d'une laborieuse préparation : quinze jours d'études et de répétitions ininterrompues. Infatigablement, j'ai répété chacun de mes actes. J'ai étudié ce que dit Faustine, ses questions et ses réponses ; plusieurs fois, j'intercale habilement quelque phrase dans les siennes ; on dirait que Faustine me répond. Je ne reste pas toujours derrière elle ; je connais ses mouvements et parfois la précède. J'espère que dans l'ensemble nous donnons l'impression d'être des amis inséparables, de nous entendre sans avoir besoin de nous parler.

Longtemps, j'ai été troublé par l'espoir de supprimer l'image de Morel.

Je sais qu'une telle espérance est vaine. Cependant, en écrivant ces lignes, j'éprouve le même ardent désir, le même trouble. J'étais vexé par la dépendance des images (en particulier, de Morel avec Faustine). Maintenant, plus : je suis entré dans cet univers ; on ne peut plus supprimer l'image de Faustine sans que la mienne disparaisse. Je me réjouis également de dépendre – et cela est plus étrange, moins justifiable – de Haynes, Dora, Stoeber, Irène, etc. (et de Morel lui-même !).

J'ai changé les disques ; les machines projetteront la nouvelle semaine, éternellement.

Dans les premiers jours, la conscience importune d'être en train de jouer un rôle m'a ôté de mon naturel ; je l'ai vaincue ; et si l'image garde – comme je le crois – les pensées et les états d'âme des journées où elle a été enregistrée, la joie de contempler Faustine sera l'élément où je vivrai pour l'éternité.

Grâce à une infatigable vigilance, j'ai maintenant mon esprit libre de toute inquiétude. Je suis parvenu à m'interdire d'approfondir les actes de Faustine ; à oublier les haines. Ma récompense sera une paisible éternité ; bien mieux, j'ai réussi à sentir la durée de la semaine.

La nuit que Faustine, Dora et Alec entrent dans la chambre, j'ai maîtrisé victorieusement mes nerfs. Je n'ai essayé aucune vérification. Je suis un peu ennuyé, maintenant, d'avoir laissé ce point dans l'ombre. Dans l'éternité, je ne lui accorde pas d'importance.

Je n'ai presque pas senti le processus de ma mort ; elle a commencé dans les tissus de la main gauche ; cependant, elle a beaucoup gagné ; la progression de la brûlure est si lente, si continue, que je ne la remarque pas.

Je perds la vue. Le toucher m'est devenu impraticable ; ma peau tombe ; les sensations sont ambiguës, douloureuses ; je m'efforce de les éviter.

Devant le paravent à miroirs, j'ai constaté que je suis glabre, chauve, sans ongles, légèrement rosé. Mes forces diminuent. Quant à la douleur, j'éprouve une impression absurde : il me semble qu'elle augmente, mais que je la sens moins.

La persistante, l'infime anxiété que me causent les relations de Morel avec Faustine, me préserve de prêter attention à ma propre destruction ; c'est là un effet inespéré et bienfaisant.

Par malheur, toutes mes préoccupations ne sont pas aussi profitables : il y a – et cela dans ma seule imagination, afin de m'inquiéter – l'espoir que toute ma maladie ne soit qu'une puissante autosuggestion ; que les machines ne fassent pas de mal ; que Faustine vive et que bientôt je vais partir à sa recherche ; qu'ensemble nous rions de ces fausses veilles de la mort ; que nous arriverons au Venezuela ; à un autre Venezuela, car, tu es pour moi, ô Patrie ! les messieurs du gouvernement, les miliciens en uniforme de location et dont la mise en joue est mortelle, la persécution générale sur l'autostrade de La Guayra, dans les tunnels, dans la papeterie de Maracay. Cependant, je t'aime, et tandis que je me dissous, je t'envoie plusieurs fois mon salut : tu es aussi les beaux jours du *Boîteux Illustré* – un groupe d'hommes (et moi, un gosse ébahi, respectueux) interpellés par Orduno, entre huit et neuf heures du matin, rendus meilleurs par les vers d'Orduno, du Panthéon au café de la Roche Tarpéienne, dans le 10, tramway ouvert et branlant, une fervente école littéraire ! Tu es le pain cassave, grand comme un bouclier et exempt d'insectes. Tu es l'inondation dans les plaines, avec les taureaux, les juments et les tigres entraînés par le cours

rapide des eaux. Et toi, Elisa, parmi les blanchisseurs chinois, à chaque souvenir ressemblant davantage à Faustine ; tu leur avait dit de m'emmener en Colombie et nous avons traversé le désert là où il est le plus sauvage ; les Chinois m'ont couvert avec les feuilles ardentes et velues du *frailejon* pour que je ne meure pas de froid ; tant que je contemplerai Faustine, je ne t'oublierai pas. Et moi qui croyais ne pas t'aimer ! Et la déclaration de l'Indépendance que nous lisait, tous les 5 juillet, dans l'hémicycle du Capitole, l'impérieux Valentin Gomez, pendant que nous – Orduno et les disciples – pour lui témoigner notre mépris, nous honorions l'art sous les espèces du tableau de Tito Salas : « Le général Bolivar traverse la frontière de la Colombie » ; cependant, j'avoue que, lorsque la fanfare attaquait ensuite :

Gloire au Peuple Courageux (qui secoua le joug, respectant la loi, la vertu et l'honneur),

nous ne pouvions réprimer notre émotion patriotique, cette émotion que je ne réprime pas non plus maintenant.

Mais la discipline de fer que je me suis imposée ne se lasse pas de mettre en déroute ces idées, qui risquent de compromettre la paix intime.

Je vois encore mon image en compagnie de Faustine. J'oublie qu'elle est une intruse ; un spectateur non prévenu pourrait croire qu'elles sont également amoureuses et dépendantes l'une de l'autre. Ou bien n'est-ce qu'une illusion due à la faiblesse de mes yeux ? De toute façon, il est consolant de mourir en assistant à un résultat aussi satisfaisant.

Mon âme n'est pas encore passée dans l'image ; si cela se faisait, c'est que je serais mort et que j'aurais cessé de voir (peut-être) Faustine, pour demeurer avec elle dans une apparition que personne ne recueillera.

A celui qui, se fondant sur ce rapport, inventera une machine capable de rassembler les présences désagrégées, j'adresserai une prière : qu'il nous cherche, Faustine et moi, qu'il me fasse entrer dans le ciel de la conscience de Faustine. Ce sera là une action charitable.

[1] J'en doute. Il parle d'une colline et d'arbres d'essences diverses. Les îles Ellice — ou des Lagunes — sont plates et n'ont pas d'autres arbres que les cocotiers enracinés dans le corail de l'atoll (*Note de l'Editeur*).

[2] Il a vécu, certainement, sous des arbres chargés de noix de coco. Il n'en parle pas. Est-il possible qu'il ne les ait pas vus ? Ou bien faut-il plutôt penser que les arbres, attaqués par la peste, ne donnaient pas de fruits ? (*Note de l'Editeur*).

[3] Il se trompe. Il oublie le mot le plus important : *Geminato* (de *Geminatus*, jumelé, doublé, répété, réitéré). La phrase exacte est : ... *Tum sole geminato, quod, ut e patre audivi, Tuditano et Aquilio consulibus evenerat; quo quidem anno P. Africanus sol alter extinctus est...* (Traduction : « Les deux soleils qui, d'après ce que j'ai entendu dire à mon père, ont été vus sous le Consulat de Tuditanus et d'Aquilius ; en la même année où s'éteignit cet autre soleil de Publius l'Africain. ») (183 av. J.-C.) (*Note de l'Editeur*.)

[4] Pour plus de clarté, nous avons jugé utile de mettre entre guillemets ce qui était écrit à la machine dans ces pages ; les passages qui ne sont pas entre guillemets sont des notes au crayon, dans les marges, de la même écriture que le reste du journal. (*Note de l'Editeur*.)

[5] L'omission du télégraphe me paraît délibérée. Morel est l'auteur de l'opuscule : *Que nous envoie Dieu ?* (paroles du premier message de Morse) ; et il répond : *Un peintre inutile et une invention indiscrete*. Cependant, des tableaux comme le *Lafayette* et *YHercule mourant* sont d'un intérêt indiscutable. (*Note de l'Editeur*.)

[6] *Toujours* : sur la durée de notre immortalité : les machines sont simples et faites de matériaux sélectionnés ; elles sont plus incorruptibles que le métro de Paris. (*Note de Morel*.)

[7] Au-dessous de l'épigraphe :
*Come, Malthus, and in Ciceronian prose,
Show what a rutting Population grows,
Until the produce of the Soil is spent,
And Brats expire for lack of Aliment.*
l'auteur s'attarde dans une éloquente apologie, encore que les arguments en soient peu nouveaux, de Thomas Robert Malthus et de son *Essai sur le principe de la population*. Faute de place, nous avons dû la supprimer. (*Note de l'Editeur*.)

[8] Cette devise n'apparaît pas en tête du manuscrit. Faut-il attribuer cette omission à un oubli ? Nous ne savons pas ; comme pour tous les autres passages douteux, nous avons préféré rester fidèle à l'original, au risque d'encourir les critiques. (*Note de l'Editeur*.)

[9] L'hypothèse des températures additionnées ne me semble pas nécessairement fausse (un petit réchaud est insupportable par une journée d'été), mais je pense que la véritable explication est différente. Ils étaient au printemps ; la semaine éternelle fut gravée en été : en fonctionnant, les machines reflètent la température de l'été. (*Note de l'Editeur*.)

[10]

Il reste le plus incroyable : la coïncidence, dans un même espace, d'un objet et de son image totale. Ce fait suggère la possibilité que le monde soit exclusivement constitué de sensations. (*Note de l'Editeur.*)